

ENTRE — TEMPS CULTURE, LIVRES & SOCIÉTÉ

samedi 20 mai 2023
n° 1295

Livres

Adam et Eve étaient-ils véganes avant l'heure? Une enquête passionnante explore toutes les pistes

pages 32-33

Numéro spécial

«Poetry of the Earth»
Carte blanche
à Maya Rochat

pages 22 à 31

Rencontre

«Je montre la poésie de la terre»

A la veille de l'exposition rétrospective que lui consacre à Paris la Maison européenne de la photographie, l'artiste lausannoise Maya Rochat nous invite dans la fabrique de ses images

Eléonore Sulser

 @eleonoresulser


Sortir du cadre, changer d'échelle, passer du cosmos au quantique, regarder le monde, en capturer ses couleurs, le rêver, l'étendre à l'infini ou le ramener au cellulaire, faire sentir à celui ou celle qui regarde la profondeur, le mystère, l'énergie unique qui traverse tout ce qui existe. Pour restituer par le biais de l'art aux spectateurs et spectatrices quelque chose de la force vitale qui nous entoure et nous constitue, Maya Rochat déploie d'incroyables filets à papillons – à moins qu'il ne s'agisse de télescopes magiques – qui lui permettent de capturer ses visions pour les partager ensuite généreusement.

Ses œuvres éclatantes tantôt immenses et immersives, tantôt éphémères, imprimées dans des livres, accrochées aux murs ou aux tissus, déclinées en vidéo ou en caissons lumineux, parlent de la nature, décryptent ses états secrets et grandioses. Elles évoquent aussi, en résistance, les images qui nous submergent, la pollution qui nous étouffe et nous dévore. Elles soulignent obstinément la fragilité et la beauté mouvante du vivant.

A la Maison européenne de la photographie (MEP), Maya Rochat expose dès le 7 juin les œuvres qu'elle crée depuis douze ans – une rétrospective déjà! – pour cette artiste née à Morges en 1985. Et nous voici, un jour de printemps, quelques semaines avant ce rendez-vous à Paris, dans l'atelier lausannois de Maya Rochat, entourées de couleurs, de rétroprojecteurs, de filtres, de livres, de papiers miroitants, d'œuvres achevées ou en devenir, l'interrogeant sur son travail.

Comment se prépare une exposition comme celle de la MEP?

L'exposition aurait dû avoir lieu en 2021. Mais le covid est arrivé. Elle a été repoussée d'une année, puis encore d'une année. Le premier projet et celui d'aujourd'hui sont différents. Comme je travaille toujours dans le moment présent, il faut une sorte d'actualité. D'où l'idée d'une «rétrospective», même si le mot est peut-être un peu fort. Avec Victoria Aresheva, la curatrice, nous allons exposer des travaux des dix dernières années, montrer comment mon travail s'est développé dans le temps, chose que je n'aurais pas faite spontanément. Ce qui m'intéresse vraiment, c'est ce travail à quatre mains. Certaines propositions sont celles de l'institution, d'autres m'appartiennent. Et ça se passe très bien.

C'est intéressant, ce regard extérieur, non?

Je pense que j'ai bien fait de lâcher un peu le contrôle, de faire confiance à l'autonomie des images. Si j'avais conçu l'exposition seule, j'aurais tout rempli. *Maxima-*

lism total – les sols, les murs, partout! Ça aurait donné du «couche sur couche», un environnement ultra-chargé, où le spectateur aurait dû trouver ses repères. Ça aurait été beaucoup moins «photographique», aussi, donc moins porteur de sens. Même si on retrouvera à Paris le côté installation immersive et que ça restera très chargé pour la MEP, je trouve intéressant de faire autre chose, et d'avoir une autre chorégraphie. Chaque pièce de l'exposition renverra à un de mes livres et ses thèmes... Même si ce n'est pas exactement dans l'ordre chronologique.

Le livre, c'est l'ancrage? C'est dans le livre que se cristallise une série?

Oui, ça a toujours été le cas. D'abord les images, puis le livre, puis les expos. C'est une manière de documenter le processus. Comme je produis beaucoup d'images, cela me permet de m'en souvenir, de les fixer, de faire qu'elles existent quelque part.

Comment circulent vos images? Sont-elles systématiquement reproduites?

Certaines sont des pièces uniques, d'autres vont être imprimées et réimprimées sur différents supports, différentes matières, avec d'autres couleurs. J'ai tendance à utiliser plusieurs fois les motifs que j'aime bien, puis à les remixer. En visitant l'exposition, on trouvera des motifs qui se répondent, y compris d'une série à l'autre, de manière fluide. C'est quelque chose que l'on retrouve souvent dans mon travail.

Profil

Née à Morges en 1985, diplômée de l'ECAL et de la HEAD, Maya

Rochat expose son travail dès le 6 juin 2023 à la Maison européenne de la photographie (MEP) à Paris. Elle a participé, en 2018 à Londres, à l'exposition de la Tate Modern *Shape of Light: 100 years of Photography and Abstract Art*. On a pu voir son travail au Palais de Tokyo à Paris, au Centre d'art contemporain de Genève ou au Fotomuseum Winterthur et ses performances au Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne ou durant le FOAM à Amsterdam. Elle a remporté, entre autres, le Prix Mobilère en 2019 et la bourse Leenaards en 2018.

Pourquoi remixer sans cesse des images?

Je m'intéresse à l'impact d'une image en fonction de son contexte. Si on voit une même image dans l'exposition et dans le journal, en physique ou en digital, on commence à comprendre que ce n'est pas la même image, même si c'est la même matrice. La matérialité affecte le regard, qui est conditionné: on perçoit la réalité en fonction de son contexte. Notre cerveau fabrique ce que nous voyons comme la vérité. J'essaye d'inviter à la méfiance face à ce qu'on croit voir. On sait aujourd'hui que la photographie ment. C'est là où j'aime l'abstraction, qui est en quelque sorte plus honnête.

Et travailler pour un journal, comme ici, c'est comment?

C'est trop fou! Une telle diffusion, c'est une grande chance pour le travail. Du coup, le journal devient le support de l'œuvre d'art, il devient l'œuvre d'art, qui va aller à la rencontre des gens chez eux.

«Poetry of the Earth». Pourquoi ce titre pour l'exposition, le livre et même cette édition d'Entre-Temps?

C'est mon amoureux qui m'a parlé du cycle de conférences de Leonard Bernstein, dans lequel il fait référence à *Poetry of Earth*, le début d'un poème de John Keats. Ce vers a résonné immédiatement pour moi. Je savais que je voulais parler de la beauté du vivant, et ça m'a paru le bon titre ombrelle pour la série sur laquelle je travaillais. Je fonctionne comme ça, de manière instinctive et émotionnelle. Des images déclenchent des mots, puis les mots suscitent des images. Cela crée une sorte de grand tout.

Pourquoi plusieurs langues?

Je pense dans plusieurs langues. J'ai grandi en bilingue, en français et en allemand. Je vis dans l'idée que plusieurs langues cohabitent. L'anglais, c'est pour l'efficacité des mots. Je choisis les langues en fonction du ton que je souhaite donner. J'aime mieux l'expression «mémoire de l'eau» en français, plus poétique que «memory of water», en anglais. J'ai souvent travaillé en allemand, au début de mes études à l'ECAL, quand j'étais encore fâchée avec le monde. J'aimais le côté précis et direct de l'allemand. Mon travail de diplôme à l'ECAL s'intitule *Es stinkt der Mensch, solange er lebt* – «Tant qu'il pue l'homme est vivant».

Comment vous situez-vous parmi les artistes contemporains?

Il y a des artistes avec lesquels il y a des ponts esthétiques, indéniables. Katharina Grosse, Pipilotti Rist ou Korakrit Arunanondchai, que j'ai vu au Palais de Tokyo il y a quelques années – un travail génial, spectaculaire et multidimension-

nel. Daisuke Yokota aussi, un Japonais que j'aime beaucoup. C'est comme si le résultat de nos recherches convergeait sans que pour autant nous soyons en contact direct. Chacun fait sa petite cuisine, mais il y a des ponts esthétiques et des intentions qui se retrouvent.

Je crois que les artistes fonctionnent comme des fourmis éclaireuses, on cherche chacun de son côté mais avec un objectif commun. D'une certaine façon, c'est rassurant de savoir que je ne suis pas seule dans mes préoccupations et à rêver d'autres mondes.

Etes-vous photographe ou plasticienne?

C'est l'image et sa matérialité qui m'intéresse, aussi bien la photographie que la peinture, fixe et/ou en mouvement (vidéo et performance). Il s'agit toujours de peindre avec de la lumière et avec de la couleur. Pour moi, il n'y a pas de différence, ce sont des outils. La photographie donne l'impression que tu documentes la réalité, bien que ce soit une sorte de mensonge (par le cadrage); la peinture est comme une autre réalité, le langage de la matière. Cela dit, l'exposition a lieu dans un musée de la photo et mon travail photo est donc plus mis en valeur.

Avez-vous besoin d'un protocole pour travailler?

Oui, j'ai besoin de calme. J'ai besoin de faire le vide. De mettre sur pause la machine à communications. Je suis ensuite une forme d'intuition qui me mène quelque part, là où j'ai envie d'aller. Est-ce que c'est une couleur, une matière? Cela apparaît pendant le travail.

Vous travaillez toujours à partir de vos propres images?

Normalement oui. Mais dans le cas de *Poetry of the Earth*, pour une partie de l'expo, j'ai récupéré une archive de diapositives réalisées par un couple de mycologues amateurs de Bevaix. J'ai découvert le résultat d'une merveilleuse et méticuleuse recherche scientifique, très bien répertoriée, le travail de deux documentaristes sur les fleurs sauvages en voie de disparition de notre région, ce qui m'a beaucoup touchée. Les documentaristes l'avaient proposé à des musées, mais malheureusement tous l'ont refusé. Une énième archive de fleurs, ça n'intéressait pas.

Je me suis demandé comment mettre en valeur ces photos et j'ai eu l'idée de les peindre. Je les ai donc altérées avec le produit de nettoyage Cilit Bang. Ça m'a plu d'utiliser un motif naturel et de le confronter à une agression chimique. Le film sensible réagit à l'acidité et donne des résultats très beaux, mais illustre aussi l'agression que nous faisons subir à la nature. Cette série s'appelle «Fleurs protégées».



Maya Rochat, dans son atelier lausannois, le 26 avril 2023. (Eddy Mottaz/Le Temps)

Contretemps

Eléonore Sulser
@eleonoresulser

Jusqu'aux confins du cosmos

On n'en finit jamais d'apprendre à regarder. On n'en finit jamais avec le monde. On progresse, on tâtonne, on tente de s'ouvrir, de comprendre. Sur ce chemin-là se tiennent des artistes. Leurs regards, leurs visions nous aident à voir plus loin, attirent notre attention sur ce que nous ne voyons pas ou plus. Ils réveillent nos sens, nos émotions, notre sens de la poésie, nos intuitions.

Maya Rochat est de ces artistes-là. De ceux dont les œuvres nous rappellent que nous sommes ici et maintenant sur terre, sur un grain de sable dans le cosmos, à l'ombre des galaxies et des trous noirs; que nous sommes, aussi, ces êtres tissés de milliards de cellules, ces vivants qui traversent l'âge des étoiles. Lorsqu'on ouvre ses livres d'artiste, qu'on entre dans un lieu d'exposition, qu'on assiste à une performance, Maya Rochat convoque pour nous l'exubérance de la nature, la profusion des formes et des couleurs du vivant. Ce faisant, elle nous parle de nous. Elle nous rend attentifs à ce que nous sommes en train de vivre et de faire.

Voilà pourquoi, alors qu'elle s'apprête à présenter une première rétrospective de son travail à la Maison européenne de la photographie à Paris, nous avons décidé de lui donner «carte blanche» pour une édition spéciale de notre supplément du samedi, *Entre-Temps*.

Maya Rochat a souhaité qu'on s'intéresse aux «artistes», ces artistes qui travaillent leur engagement écologique, mais aussi que nous nous interroguions sur la révolution que provoquent en nous les images, de plus en plus précises, des marches de notre univers.

Cette carte blanche, c'est encore une manière de saluer l'envol d'une artiste romande vers une nouvelle scène européenne après la Tate à Londres. C'est aussi l'occasion de bousculer nos habitudes, d'aller voir au-delà du miroir de nos pages (et de nos écrans) et de vous offrir un bel objet.

Maya Rochat travaille par thèmes et sur des supports multiples. Alors, pourquoi pas un journal, après ses livres, ses bâches, ses écrans, ses caissons lumineux, ses impressions holographiques?

Cette édition d'*Entre-Temps* fait donc partie elle aussi de *Poetry of the Earth*, le grand thème visuel qui anime Maya Rochat en ce moment. Ici, au lieu d'une galerie ou d'un musée, l'artiste rencontre un journal. Télescopage de deux mondes, l'un qui angle, contextualise, explique, l'autre qui ouvre, respire et élargit sa focale jusqu'aux confins du cosmos.

gées de la Suisse» – j'ai repris le nom que lui avait donné ce couple de mycologues.

Comment fabriquez-vous vos images?
(*Maya se lève, va chercher une diapo retransformée.*) Ça sent encore la javel. Si on regarde de près, on voit la fine couche physique qui commence à altérer les couleurs de l'image. Ensuite je scanne ces images et je garde les plus belles... C'est magique.

Il y a les livres, les expositions et des performances...

Mon envie, c'est de ramener les gens à l'art, que ce soit au musée, dans un livre ou dans une exposition, de les inviter à voir la beauté, à réagir à la couleur. Pour mes performances, la musique est super importante, je veux procurer de la joie aux gens. Je travaille avec des artistes sonores comme Julie Semoroz ou Buvette, un musicien suisse qui fait de la pop. J'ai envie d'inviter les gens au musée pour danser et rêver. C'est artistique, mais c'est aussi un peu une teuf.

Il fallait éclater les frontières de l'œuvre?

J'ai eu un moment de rupture avec la photographie où on en revenait toujours au cadre. Je me sentais un peu coincée. J'ai commencé à imprimer en grands formats sur des bâches ou sur des papiers peints. J'ai voulu ouvrir mes images et faire de la place à celui qui regarde. Pour récompenser, dans un lieu d'exposition, des gens qui ont vu une image sur leur ordinateur, il faut proposer une expérience supplémentaire. C'est comme ça que les surimpressions, la transparence, les brillances, les découpes sont arrivées dans mon travail, pour que l'expérience du spectateur se complexifie.

Je fais des images qui essaient de résister au digital. Si tu les photographies, la plupart ne ressemblent pas à ce qu'elles

sont réellement dans l'espace. Je crois que cela donne de la force au travail. Il est physique, il est à expérimenter avec son corps et pas seulement son mental.

Votre travail est-il abstrait ou figuratif?

Dès le début de mes études en photographie, il y avait déjà une recherche de matière et de structure. J'ai toujours aimé combiner formes et couleurs. Aujourd'hui, la figuration du corps a complètement disparu de mon travail. J'ai l'impression que je suis rentrée à l'intérieur... Je suis allée encore plus vers l'abstraction, même si au début, c'était déjà une tendance. La couleur m'a permis d'amener de la joie, de rendre mon travail moins glauque.

Je m'étais presque installée dans le confort de l'abstraction, et d'un coup, la photo et sa figuration sont revenues avec «*Les Fleurs protégées de la Suisse*». J'aime bien être surprise dans mon travail. A travers mon art, j'essaie de refléter la vie. Comprendre la réalité m'intéresse, montrer la beauté de notre monde. Le motif permet de décrire clairement ce dont on parle: c'est de l'eau, c'est de la roche, c'est de la matière réelle. ■

Maya Rochat. «*Poetry of the Earth*», Maison européenne de la photographie, à Paris, du 7 juin au 1er octobre 2023. www.mep-fr.org

Maya Rochat. «*Universal Law of the Matrix*», Galerie C, à Paris, du 10 au 17 juin, puis du 29 juin au 17 juillet 2023.

«*Poetry of the Earth*», photobook. Art & Fiction. 240 p. Parution le 2 juin 2023.

«*Maya Rochat*», catalogue de l'exposition «*Poetry of the Earth*» qui revient sur dix ans de travaux. Coll. *Percevoir*, La Martinière, 128 p. A paraître le 2 juin 2023.

Poetry
of
the
earth

Maya Rochat, «*Poetry of the Earth*» (Luna Park), 2022. (Maya Rochat/Courtesy of the artist)

Engagement

Un art qui amplifie
la vie

Depuis la sortie du covid, l'art écologique explose. Jouant sur la corde sensible, de la poésie et du réveil des imaginaires, il trace son chemin, à l'écart du monde tout-puissant de l'économie, dévorateur de ressources, dont il tente d'infléchir la course folle

Eric Tariant

Elle a la tête dans les étoiles, un pied dans le monde de l'art et un autre dans la terre. Après les Beaux-arts de Bordeaux, Suzanne Husky a complété sa formation par des études en paysagisme horticole, puis en permaculture et en agroécologie. Ses œuvres – des aquarelles, tapisseries, céramiques, documentaires et podcasts pleins de vie – tournent toutes autour des relations entre l'homme et le vivant. Signe d'un intérêt croissant pour ce que l'on nomme l'art écologique, Suzanne Husky, omniprésente dans les musées et les centres d'art cette année, a reçu, fin mars à Paris, le Prix Drawing Now. Son dada? La réintroduction des castors, ces rongeurs qui, grâce à leurs barrages, retiennent des millions de tonnes d'eau dans les nappes phréatiques. «C'est une espèce clé de voûte sans laquelle on ne peut penser la santé de nos écosystèmes», ne cesse de marteler à ses interlocuteurs cette artiste opiniâtre à l'air lunaire.

Bifurcations

À l'image de cette Franco-Américaine, les artistes sont de plus en plus nombreux à bifurquer, à quitter le bitume pour travailler dans ou avec «la nature». De plus en plus nombreux à renouer des liens avec le vivant. La vitalité de l'art écologique irrigue les étagères des librairies, anime les salles de conférences et conquiert les musées et autres lieux d'expositions.

En témoigne la programmation du printemps 2023. En Suisse, les relations entre les humains et la nature sont au cœur de deux expositions. *Etre(s) ensemble*, au MEG à Genève, à laquelle participe notamment l'artiste néerlandais Thijs Biersteker, qui combine art et science pour sensibiliser les publics et inspirer des actions à même de protéger la planète. La Triennale Bex & Arts 2023 *Vivement demain!* réunit, pour sa part, architectes, musiciens, performeuses, comédiennes, céramistes et vidéastes. Leur objectif? «Nous confronter par la création à un avenir qui nous fait peur, nous polarise, nous fait idéaliser des passés dorés et contribue à répandre un pessimisme paralysant. En France, *La Nature en héritage*, thème de la XXe édition du Festival Photo de la Gacilly, le plus grand festival photographique en plein air de l'Hexagone, égaillera à partir du 1er juin, les rues et les places de cette petite cité morbihannaise. «*Nuits des forêts*, dans 170 forêts du pays, nous plongera, dès le 9 juin, dans un large panel de pratiques, participatives, créatives et pédagogiques, qui évoquent les enjeux de la forêt, sa gestion et son devenir.

Bref, tous les voyants sont au vert pour cet art écologique, qui explose comme les feuilles des cerisiers pendant la fête multiséculaire d'Hanami au Japon. «C'est une petite révolution. Tout s'est accéléré depuis la sortie du covid. L'art écologique est devenu omniprésente»,

pointe, tout sourire, Lauranne Germond, la cofondatrice et directrice de COAL Art et écologie, créée en 2008, pour encourager les pratiques artistiques autour de ces questions. «C'est un véritable phénomène. Tout va très vite depuis deux ans, alors qu'il ne s'était pas passé grand-chose depuis 2004, date de mon entrée en fonction dans le petit monde de l'art écologique, confirme Alice Audouin, présidente fondatrice d'Art of Change, une association qui relie l'art contemporain et les grands enjeux environnementaux.

Comment expliquer cette accélération? «Il a fallu que la maison brûle, que les catastrophes environnementales se multiplient, pour que les institutions muséales, les collectivités publiques et les financeurs fassent, enfin, de la question écologique une priorité et s'engagent à agir sur ce terrain», brocarde Bénédicte Ramade, enseignante à l'Université de Montréal et à l'UQAM (Université du Québec à Montréal). Avant d'ajouter: «L'urgence est telle, aujourd'hui, que l'on n'a plus le choix que d'écouter ces voix issues du monde de l'art.»

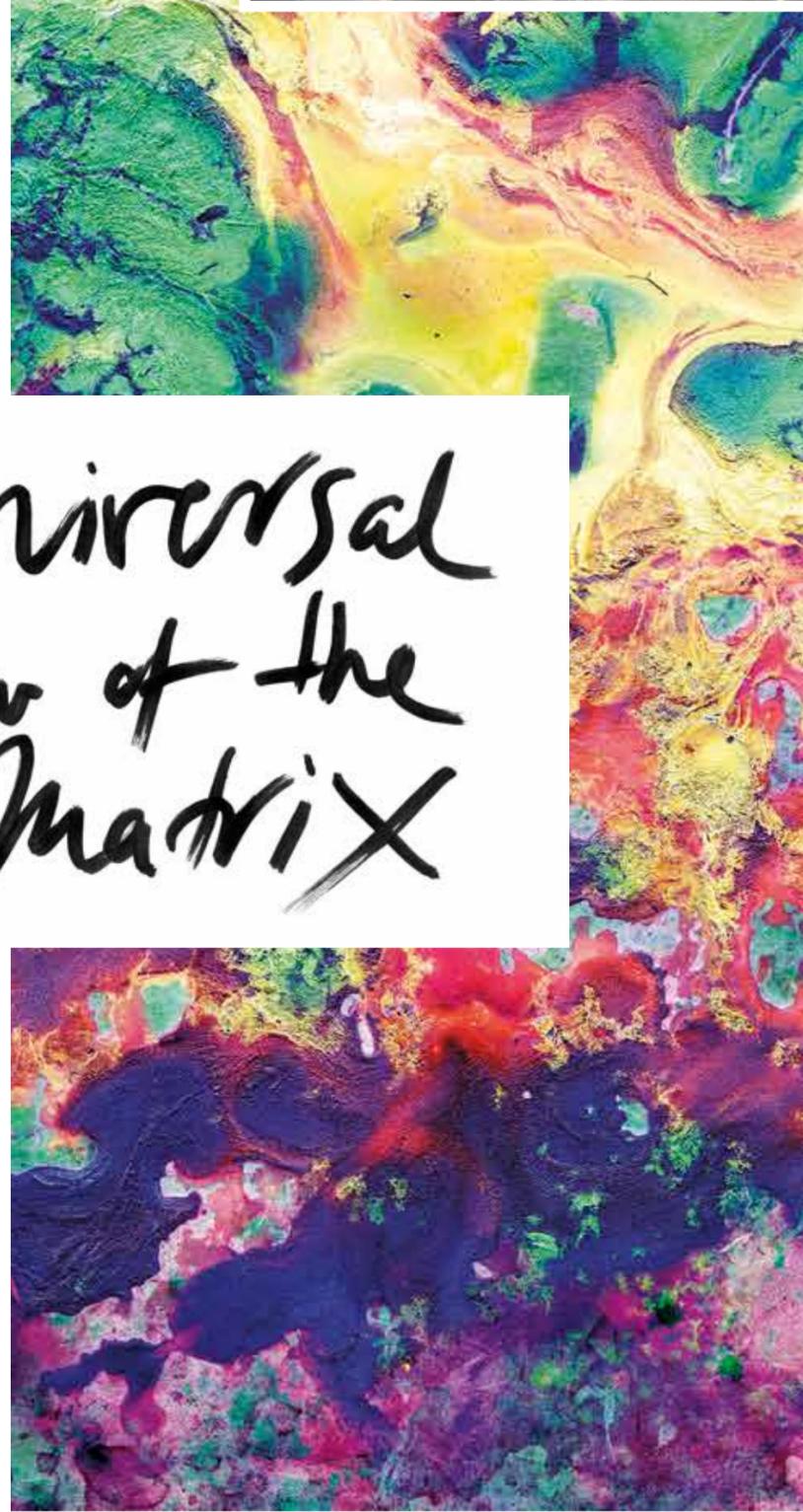
Écouter ces artistes qui viennent à la rescousse des scientifiques qui peinent à mobiliser la société. Ces créateurs qui ont le mérite d'agir à un autre niveau que les sciences, en faisant appel davantage à notre intuition, à notre sensibilité et à notre inconscient qu'à notre rationalité. Nous avons besoin des artistes, martèlent les initiateurs du Dark Mountain Project, un collectif, composé d'artistes, d'écrivains et de penseurs, qui œuvre à inventer un nouvel imaginaire.

Œuvres sonores

Besoin de ces artistes qui cherchent à rendre visibles les phénomènes qui échappent encore à nos consciences flottantes et à notre attention trop sollicitée. Comme le font Pali Meursault et Thomas Tilly en plongeant leurs micros au fond des crevasses des torrents glaciaires. Avant d'en ressortir avec des œuvres sonores comme le projet «Radio Glaces» qui capte les manifestations sonores des glaciers des massifs montagneux d'Isère, leurs mouvements et leur fonte, et alerte ainsi sur le réchauffement climatique. Leurs bandes sonores sont accompagnées de témoignages de scientifiques, glaciologues, géomorphologues, guides de montagne et autres gardiens de refuges. Et aussi de la population locale, qui, ayant compris que le phénomène était inéluctable, et que les glaces allaient continuer de diminuer, cherche à s'adapter à cette nouvelle donne.

Nicolas Floc'h s'intéresse, lui, aux fonds marins, qu'il explore depuis quarante ans, et documente depuis 2010, à l'aide de ses photographies, films et installations. A ces écosystèmes sensibles qui représentent 97% de l'eau de la planète et constituent le plus vaste espace disponible pour le monde vivant. A ces fonds marins, absents des représentations et des écrans de contrôle, qui «connaissent des transformations de plus en plus rapides et radicales depuis quinze ans», souligne-t-il.

Besoin de ces plasticiens qui investissent le champ des actions politiques et symboliques, pour déprogrammer les imaginaires enkystés et brouiller les cadres trop rigides. Comme le fait Thierry Boutonnier, lauréat du Prix Coal art & environnement 2010, qui mène des projets associant plastique arboricole, poésie et participation citoyenne. Ce, en plantant des mini-forêts en bordure du périphérique parisien et dans des «dents creuses» de la capitale, ou en créant des œuvres, sur un chemin de randonnée des monts du Lyonnais, où il s'attache à transformer une arboriculture intensive de cerises en un milieu agroforestier. «Les arbres nous aident à faire un pas de côté. A changer notre perception du temps, à sortir des injonctions d'efficacité, d'op-



Maya Rochat, «Language of Color (Les frontières sont des dessins 2D)», 2022. (Maya Rochat/Courtesy of the artist)



Dans l'atelier de Maya Rochat à Lausanne, le 26 avril 2023. (Eddy Mottaz/Le Temps)

Suisse

46,3 millions de tonnes
de CO₂

Telles ont été les émissions de la Suisse en 2019, selon l'Office fédéral de l'environnement.

Art

70 millions de tonnes
de CO₂

Ce sont les émissions supposées du monde de l'art à l'échelle planétaire par année, selon un rapport passionnant publié en 2021 par Julie's Bicycle, «The Art of Zero»; 74% de ces émissions sont engendrées par les déplacements des visiteurs, le reste recoupe le transport des œuvres, les musées et foires d'art, les galeries, les maisons de vente, les voyages d'affaires, etc.

Streaming

300 millions de tonnes
de CO₂

Telle est l'ampleur probable des émissions dues à la consommation de vidéos en streaming à l'échelle planétaire en 2018, selon The Shift Project. Cela représente au moins 1% des émissions mondiales.

timisation et des rapports de violence», pointe le quadragénaire, originaire du Tarn, à l'accent chantant et à la parole foisonnante, nourrie des ouvrages fondateurs de la pensée écologique.

Tiers-lieux et Eco lieux

Mais c'est sans doute dans le champ des pratiques artistiques de transformation et de résilience que les propositions artistiques sont aujourd'hui les plus nombreuses et fécondes. Elles fleurissent dans des Tiers-lieux et Eco lieux, sous la forme de micro-utopies locales. Comme la ferme urbaine d'Olivier Darné, laboratoire de création à ciel ouvert, sis à 500 mètres de la station de métro Saint-Denis-Université. Sur un terrain d'un hectare, baptisé Zone sensible, où il a planté 200 arbres et introduit 230 espèces cultivées, il a créé «un lieu de reconversion professionnelle et d'apprentissage pour les petits et grands qui n'ont pas l'habitude de mettre les mains dans la terre et découvrent la nécessité primitive de se relier au vivant.» S'y mêlent expositions, concerts, débats, cinéma et théâtre, résidences de chefs, d'artistes et de chercheurs, visites guidées et ateliers pratiques.

Que vais-je apporter au monde en tant qu'artiste, s'interroge Jérémy Gobé à la sortie des Beaux-arts de Nancy, convaincu que les plasticiens doivent faire leur part. Il a trouvé sa voie, il y a 10 ans: protéger les barrières de corail à travers le monde, en mêlant art, science et technologie. Pour ce faire, il a créé un projet entrepreneurial afin de développer des recherches – artistiques, scientifiques et industrielles – tout en menant des actions de sensibilisation auprès des scolaires et du grand public.

Face aux crises écologique et climatique, l'art peut-il être un catalyseur du changement, une force de mobilisation de la société? «Une œuvre seule ne peut pas grand-chose», glisse Bénédicte Ramade. La force des créations artistiques tient avant tout, souligne-t-elle, à leur capacité à provoquer des débats et à les porter sur la place publique, à jouer le rôle de sentinelles et d'éveilleurs. C'est ce que fait Suzanne Husky, ébranlée par les feux de la forêt landaise durant l'été 2022, avec ses œuvres mettant en scène des castors, ces rongeurs qui, insiste-t-elle, maintiennent les incendies à distance et «amplifient la vie». Ils sont une solution face au réchauffement climatique, souligne le dernier rapport du GIEC. A condition, pointe l'artiste d'origine bordelaise, «de s'allier avec eux et de les laisser œuvrer». ■

Verbatims

«Une sorte d'œuvre d'art totale»

Simon Baker a rencontré Maya Rochat et découvert ses livres à la Tate Gallery. Il l'a invitée à produire une grande installation dans l'exposition «The Shape of Light» à la Tate en 2018. Devenu directeur de la Maison européenne de la photographie à Paris, il lui offre sa première monographie institutionnelle en France

«La première fois que j'ai rencontré Maya Rochat, c'était à la Tate Modern. J'avais invité Offprint, qui soutient les éditeurs d'art et de design, à tenir sa foire dans le Turbine Hall de la Tate à Londres. Nous avons consacré une dizaine de tables aux artistes, en plus des maisons d'édition. Maya était l'une de ces artistes. Elle est arrivée avec des livres étonnants, dont un fait à la main, je crois que c'était *Vote for Me*. Je les ai achetés, mon boss aussi. Nous avons discuté avec elle. Elle était très intéressante. Ensuite, j'ai suivi un peu sa carrière, ses expositions. J'avais vu ses livres et beaucoup aimé son esthétique: la façon dont elle traitait ses photos avec de la peinture, dont elle utilisait et retravaillait ses photos. Petit à petit, j'ai vu qu'elle avait, en plus, une vraie ambition pour des œuvres à grande échelle, pour de grandes installations, de grandes bâches, un côté un peu immersif. Finalement, quand

nous avons monté cette exposition sur la photographie abstraite à la Tate en 2018, nous l'avons invitée à faire une installation immense. C'était incroyable.

»Lorsque je suis arrivé à la MEP, j'avais en tête de faire quelque chose avec elle. Non pas un bilan de carrière, mais plutôt une vue d'ensemble de son travail. Elle a une grande diversité de pratiques depuis ses premières œuvres jusqu'à aujourd'hui, elle a beaucoup évolué dans le temps. C'est rare d'être vraiment pile au milieu de la peinture et de la photographie. On ne peut pas dire qu'elle est peintre, on ne peut pas dire qu'elle est photographe, elle est artiste. Mais elle est aussi très, très forte en installation et en performance, en vidéo. Son travail est une sorte de *Gesamtkunstwerk* (une œuvre d'art totale). Ce qu'elle fait n'est pas facile à décrire. C'est à la fois un art abstrait et très coloré, mais il y a toujours une base dans le monde des images en lien avec la nature. Il est beaucoup question d'écologie. Elle est très inspirée par la nature, les lacs, les montagnes, les arbres et le paysage suisse. Je pense qu'elle parvient à créer un lien entre les objets naturels et l'environnement autour de nous. C'est un processus très construit avec des couches d'images différentes, superposées: cela donne une vraie profondeur à son travail. ■ **Eléonore Sulser**

«Une fidélité à certaines images»

Victoria Aresheva est la curatrice de l'exposition «Poetry of the Earth» à la Maison européenne de la photographie à Paris, qu'elle a rejointe il y a un an

«Avec Maya Rochat, nous nous sommes rencontrées fin septembre, début octobre. Je suis allée à Lausanne, dans son atelier. Nous avons passé trois jours ensemble. On s'est bien entendues: au bout de trois jours, nous avions déjà l'idée de la structure de l'exposition, que nous avons gardée.

»L'exposition sera composée de cinq sections, trois pour ses travaux précédents, dont des travaux assez punk et personnels qui montrent une période plus radicale où elle déchire les images, les reconstruit, les peint à la bombe. Maya a une espèce de fidélité à certaines images, certaines formes, qu'on retrouve d'une série à l'autre. L'idée de l'exposition,

c'est de tisser des liens entre toutes ses séries, de montrer la mutation progressive de son travail.

»Les deux dernières sections sont consacrées à sa série actuelle, *Poetry of the Earth*, qui donne son nom à l'exposition. On y verra la série «Fleurs protégées de la Suisse» avec des motifs très végétaux et floraux, mais aussi des motifs plus abstraits, plus picturaux mais qui renvoient néanmoins toujours à la nature, souvent à ce qu'on ne peut pas voir à l'œil nu, mais qu'on voit au microscope ou au télescope. Maya est très intéressée par l'image scientifique.

»C'est une artiste très singulière. C'est atypique, cette profusion des formes et des couleurs et cette générosité, ces formats divers. Son chemin montre qu'elle est assez sûre d'elle parce qu'il n'est pas facile de faire des choses différentes des autres. Maya a une force et une foi dans son travail qui sont extraordinaires et rares. ■ **E. Sr**

«Contre l'indifférence du monde»

Dorothea Strauss a dirigé le musée zurichois Haus Konstruktiv avant de rejoindre La Mobilière, où elle a mis en place un département d'engagement sociétal jusqu'en 2022 et présidé, entre autres, le Prix Mobilière, un prix pour la jeune création, attribué à Maya Rochat en 2019

Pour aller plus loin:

«Novacène. Art & climate crisis». Sous la direction d'Alice Adouin. Editions Lord Byron, 2023.

«Vers un art anthropocène. L'art écologique américain pour prototype». De Bénédicte Ramade. Les presses du Réel, 2022.

«Art et Ecologie». De Lauranne Germond et Loïc Fel avec Joan Pronnier. Editions Palette, 2021.

«Un Art écologique - Création Plastique et Anthropocène» de Paul Ardenne. La Muette. Le bord de l'eau, 2018.

«Maya Rochat et moi avons commencé notre voyage artistique et curatorial commun à l'automne 2018, puis tout s'est emballé. Elle a été nommée dans le cadre du Prix Mobilière, dont j'étais la présidente, et a remporté ce prix pour la jeune création en janvier 2019. Nous l'avons ensuite montrée à Artgenève. Puis, je l'ai invitée à une exposition individuelle de grande envergure au siège de La Mobilière à Berne. De manière spectaculaire, elle a transformé les lieux en une véritable explosion de couleurs. A l'été 2019, je l'ai invitée au Festival de Locarno dans le cadre du projet *Locarno Garden la Mobilière*. Nous y avons réalisé un projet commun avec le photographe vedette Peter Lindbergh, auquel participaient entre autres Shirana Shahbazi, Sandra Knecht et Kerim Seiler. Une grande publication a vu le jour fin 2019.

»Le travail de Maya Rochat est passionné et radicalement associa-

tif. En même temps, elle aborde les espaces de manière très précise et observatrice. Les transitions l'intéressent, tant dans sa méthode de travail liée à l'espace que dans son contenu – nous voyons toujours des mondes d'images qui se relient entre eux, se superposent, se potentialisent mutuellement. Maya Rochat est très préoccupée par l'empoisonnement massif de notre environnement, par lequel nous détruisons en permanence les formes de vie. Par son travail, elle veut toucher les sens, elle veut attirer l'attention. Toutefois, ce n'est pas avec un index levé, mais de manière ludique et amusante que ses œuvres créent des *wake up calls* et demandent aux visiteurs: comment veux-tu vivre à l'avenir?

»Maya Rochat conçoit son travail comme une invitation à voir le monde autrement, à le ressentir différemment et à se mobiliser pour cela. Elle occupe une place très crédible sur la scène artistique suisse et elle possède un langage puissant et audacieux qui la rend unique.

Je continuerai à planifier de nouveaux projets avec Maya. Je trouve fantastique la manière dont elle s'oppose de façon intelligente et véhément à l'indifférence du monde. ■ **E. Sr**

Glânés sur Google actualités, ces quelques titres d'articles et de posts liés à l'activité récente du télescope spatial James Webb (JWST) ont toutes les qualités pour se qualifier au rang de sublimes morceaux de poésie scientifique. Cet instrument détecte «une collision galactique plus brillante que mille milliards de Soleils», découvre «le plus vieux trou noir de l'Univers, d'une masse colossale», examine «la plus lointaine des galaxies», observe «la mort d'une étoile», la nébuleuse de la Carène, le Quintette de Stephan, le «champ profond», ou «une mystérieuse vapeur d'eau sur une exoplanète». Il permet d'élaborer des «modèles plus précis de galaxies qui existaient au «printemps cosmique», lorsque les galaxies poussaient de minuscules «bourgeons» de nouvelle croissance». Il nous fait «voyager dans le temps».

Avec leur avalanche de superlatifs et leur lyrisme stellaire, ces titres suffisent à donner le vertige (ainsi qu'à faire mentir toutes les théories sur la fin des grands récits technico-scientifiques). Depuis la publication de la première image générée à partir des données recueillies par le télescope, le 11 juillet 2022, nous avons dû nous habituer à ce que Maya Rochat nomme des «petites révolutions hebdomadaires». Les annonces des découvertes permises par ce nouvel outil sont incessantes et touchent à des questions aussi diverses que la formation des étoiles, les exoplanètes, la vie dans l'espace, ou encore l'âge de l'Univers. Comme le souligne l'artiste, ces découvertes sont «troublantes car elles mettent en question notre vision de la science». Mais qu'en est-il spécifiquement des images que le JWST génère?

Lever de Terre

Depuis l'envoi du premier objet humain dans l'espace (un missile V2, en juin 1944), l'ingénierie spatiale nous a abreuvés d'images spectaculaires. Le 24 octobre 1946, un V2 américain prend des photographies de la Terre à une altitude de plus de 100 kilomètres et elles sont publiées dans le magazine *Life*. L'année suivante, l'altitude monte à 150 kilomètres et on voit de mieux en mieux la courbure de notre planète. En 1967, le satellite américain ATS-3 obtient une image couleur haute résolution de l'ensemble du disque terrestre, qui est rapidement rendue publique. Le 24 décembre 1968, l'astronaute William Anders prend le célèbre cliché du *Lever de Terre*, pendant la mission Apollo 8 qui survole la Lune. En 1972, la NASA dévoile *La Bille bleue*. En 1990, c'est un autre cliché iconique, capturé le 14 février par le vaisseau Voyager 1 à une distance d'environ 6,4 milliards de kilomètres de notre planète qui vient augmenter ce corpus. Et voilà *Un Point bleu pâle*, qui inspirera le titre d'un ouvrage au célèbre astrophysicien et génial vulgarisateur, mort en 1996, Carl Sagan.

Ces images (puisqu'on ne peut toujours pas parler de «photographie» au sens strict) ont au moins deux points communs: elles nous ont montré la Terre depuis un espace extraterrestre et, ce faisant, ont contribué à alimenter une prise de conscience de notre position dans le cosmos, dont les répercussions ont été de nature métaphysique, philosophique, et surtout écologique. L'impact des premières images de la Terre vue de l'espace sur le mouvement environnemental a d'ailleurs été souvent souligné.

Espace

Comment le James Webb change le monde

Avec leur clarté et leur niveau de détail inouïs, les images du télescope spatial nous donnent accès à une nouvelle mesure de l'échelle cosmique. Un support pour un nouvel âge spatial?

Jill Gasparina

Prochaine
Sortir
galaxie

«Tout le monde a vu les photographies et a constaté que nous occupons une planète qui était belle, tout à fait unique, très finie et possiblement fragile. Le mouvement écologiste a pris son envol à partir de ce moment-là, [un] effet du programme spatial américain [qui] n'a jamais été prévu ou anticipé», écrit ainsi l'activiste américain Stewart Brand en 1999 dans son livre *The Clock of the Long Now*, lui qui avait justement mené dès 1966 une campagne médiatique pour que la NASA rende publiques ces images. Mais l'impact des images du JWST est a priori différent, puisque le télescope, en orbite terrestre à plus de 1,5 million de kilomètres, tourne ses yeux en forme de miroirs hexagonaux vers l'Univers, et non vers notre petite planète bleue.

En 2014, la chercheuse américaine Elisabeth A. Kessler publie un ouvrage dans lequel elle questionne la place des images produites par Hubble dans l'histoire des représentations scientifiques et artistiques. Lancé en 1990, Hubble a réinventé, explique-t-elle, l'esthétique des représentations cosmiques en massifiant dans l'astronomie, mais aussi dans la culture populaire, un style visuel défini par

«des couleurs saturées, un contraste élevé et des détails riches, ainsi que des positions majestueuses et des éclairages spectaculaires». D'après Kessler, Hubble réitère une imagerie de paysage à la fois sublime et romantique, celle des peintres de l'Ouest sauvage.

Aujourd'hui, et malgré l'accomplissement technique révolutionnaire qu'il représente, le JWST génère des images qui ne rompent pas fondamentalement avec cette esthétique épique. Elles l'exacerbent seulement, dans une course à la définition. La super-acuité, la clarté presque folle de ces images a d'ailleurs suscité nombre de comparaisons avec celles de son aïeul, sur le mode «avant-après», un genre déjà d'actualité quand les images d'Hubble étaient confrontées à celles des observatoires terrestres dans les années 1990.

Du plein plutôt que du vide

Mais les temps ont changé et ils sont durs pour Hubble. La différence entre l'image des «Piliers de la création» prise en 1995 par deux chercheurs de l'Université d'Arizona, et la version JWST 2022 des mêmes piliers est à cet égard très instructive. Le niveau de détail et la luminosité de la seconde image sont infiniment supérieurs, de sorte que l'image semble désormais remplie d'étoiles et de galaxies: le télescope spatial James Webb nous montre un Univers rempli, là où l'on croyait trouver du vide. Notre idée de l'infini en a encore pris un coup. Et nous voilà renvoyés à notre «connexion cosmique», cette idée saganesque (encore lui) que nous sommes faits de matière stellaire: «Toute la matière rocheuse et métallique sur laquelle nous reposons, le fer dans notre sang, le calcium dans nos dents, le carbone dans nos gènes ont été produits il y a des milliards d'années à l'intérieur d'une étoile géante rouge» écrivait-il en 1973.

Pour la publication des images, la NASA s'en est tenue à sa politique de communication habituelle. Avec ses partenaires, les agences spatiales européenne et canadienne, elle fait de leur dévoilement un événement global à la fois populaire et collectif. C'est au président américain en personne qu'est revenu l'honneur de divulguer le premier cliché du téles-



(NASA, ESA/Hubble Heritage Team)

Les piliers de la création, dans la nébuleuse de l'Aigle, vus dans le visible par le télescope Hubble en 2014 (à gauche), et dans l'infrarouge, en 2022, par le James Webb.

cope, le 11 juillet 2022. Dès le lendemain, lors d'un live suivi par 1,5 million de personnes, plusieurs autres images ont été rendues publiques (et téléchargeables), réunissant scientifiques et simples enthousiastes dans un même mouvement de sympathie mondiale. Et s'il n'existe aucune étude portant sur le pourcentage de la population qui a modifié son fond d'écran ou son image de profil à cette date, il est clair que ces images sont devenues immédiatement virales.

Une tranche de chorizo

Mi-juillet 2022, il était impossible d'aller sur les réseaux sociaux sans être confrontés à des dizaines d'images du télescope. Depuis lors, la NASA alimente régulièrement le site officiel du JWST en clichés, qui sont immédiatement repris, commentés, détournés. Cette viralité s'est, comme il se doit, traduite par son lot de memes et de canulars. Fin juillet 2022, le physicien Etienne Klein tweete l'image d'une tranche de chorizo sur fond noir, assortie d'une légende savante désignant l'astre comme étant Proxima du Centaure. «Ce niveau de détail... Un nouveau monde s'ouvre à nous», s'amuse Klein, avec son habituel humour pince-sans-rire, qui échappe cependant à une partie du public.

Par-delà ce genre de blagues, les appropriations en cascade de ce corpus d'images sont la preuve d'un intérêt général pour les réussites du télescope, intérêt partagé par les artistes. En décembre dernier, l'artiste coréen

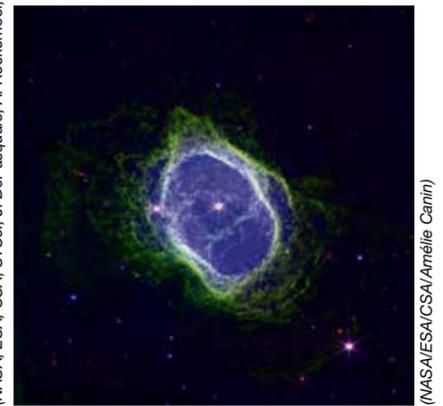


Space
is
every
where





La nébuleuse de l'anneau austral, mise en couleur à partir d'un cliché infrarouge pris par le James Webb en 2022. En haut, la NASA a utilisé le rouge pour montrer l'hydrogène froid (environ 220 °C) et le bleu pour l'hydrogène chaud (plus de 10 000 °C). En bas, l'équipe d'Olivier Berné, à Toulouse, a préféré le vert et le bleu pour représenter les gaz froid et chaud.



(NASA, ESA, CSA, STScI, J. DePasquale, A. Koekemoer, A. Pagan)

(NASA/ESA/CSA)

(NASA/ESA/CSA/Amélie Carrin)

Choe U-Ram présentait à Séoul son installation *Little Ark*, qui reprenait, comme une réplique, la forme des miroirs hexagonaux du télescope, tandis qu'en juillet dernier, la publication des premières images du JWST inspirait à l'artiste français Hugo Pernet l'œuvre picturale *Photography of the Whole Universe*, reprenant l'idée d'un zoom infini. Les exemples ne manquent pas.

Avec sa forme si bien définie et ses hexagones dorés, le JWST est un bijou technique, mais son dessin fait de lui un logo parfait, illustrant l'amour de la science, la curiosité et le plaisir tout humain de l'exploration. Comme les rovers martiens Perseverance ou Curiosity, il est aujourd'hui une personnalité publique. Et tout le monde l'aime. ■



Maya Rochat, «Poetry of the Earth» (Salt 633), 2023. (Maya Rochat/Courtesy of the artist)



Les couleurs de l'espace, donner à voir l'invisible

Les images captées par les télescopes ne ressemblent guère à celles qui sont diffusées. D'ailleurs, beaucoup de ces instruments observent une lumière que nos yeux sont incapables de percevoir

Rien n'est plus subjectif que la couleur. «Il faut vraiment insister là-dessus, elle est avant tout une sensation physiologique, fabriquée par nos neurones, rappelle le physico-chimiste Bernard Valeur, auteur du passionnant blog *Questions de couleurs*. La couleur est l'une des plus belles manifestations des interactions entre les ondes lumineuses et la matière, mais elle n'existe pas de manière intrinsèque.» Ainsi, une tomate nous paraîtra rouge de jour mais grise la nuit, notre œil étant incapable de distinguer des nuances colorées dans la pénombre. «Et un taureau ou une abeille, même en plein jour, ne la percevront pas de la même manière que nous.»

Suivant les réglages de son appareil, ou ceux appliqués après la prise de vue, un photographe nous offrira un rendu très différent. «On retrouve cette subjectivité dans les images astronomiques, même dans celles qui sont prises par des télescopes qui observent la lumière visible. Il y a une recherche esthétique, pour montrer les images au public le plus large. Mais elles sont également utiles aux scientifiques, par exemple pour atténuer une couleur trop présente qui masque d'autres nuances moins visibles mais toutes aussi importantes.» En effet, chaque couleur révèle la présence d'un élément chimique ou d'un phénomène.

Rayonnement infrarouge

«Il y a beaucoup d'étapes entre l'image brute et celle que l'on diffuse, souligne Olivier Berné, de l'Institut de recherche en astrophysique et planétologie de Toulouse, responsable d'un programme d'observation de la nébuleuse d'Orion avec le télescope spatial James Webb, lancé en décembre 2021 par la NASA et l'ESA, et auteur d'un ouvrage à paraître sur ces recherches*. Un engin doté de capteurs visant préférentiellement l'infrarouge, alors que le télescope Hubble, en orbite depuis 1990, voit surtout dans le visible et l'ultraviolet.

A quoi ressemble l'image brute sortie de l'un des capteurs du James Webb? A rien! Car les maigres signaux du cosmos sont noyés par le rayonnement infrarouge émis par le télescope lui-même... «Bien que sa température soit voisine de -223 °C (50 K), son propre

rayonnement est important, précise Olivier Berné. On doit donc réaliser une prise de vue en masquant le capteur, puis soustraire ce signal des observations du cosmos.»

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, le télescope ne pratique pas de pose longue, mais des dizaines, voire des centaines, de brefs clichés de sa cible. «A chaque pose, on décale très légèrement le champ de vision; cela permet de supprimer des défauts de mesure sur les pixels. On effectue ensuite une moyenne pour chaque point de l'image, qui donne un cliché brut mais nettoyé. C'est à partir de celui-ci que nous travaillons.»

Un détail qui a son importance: les capteurs du télescope produisent des images en nuances de gris qui correspondent à une longueur d'onde dans le domaine de l'infrarouge. «Avec le James Webb, nous avons accès à 30 longueurs d'onde différentes!»

Une part de subjectivité

Pourquoi travailler ainsi avec des filtres? «Parce que chaque longueur d'onde correspond à un phénomène différent, répond Olivier Berné. Ainsi, le filtre centré sur 1,8 µm révélera l'hydrogène monoatomique, si chaud que la molécule d'hydrogène est dissociée. A 4,8 µm, on voit au contraire de l'hydrogène plus froid, sous forme moléculaire.»

Forts de ces multiples clichés d'une même région du ciel, les astrophysiciens peuvent ensuite en produire des versions colorées, en attribuant des couleurs à des longueurs d'onde invisibles à nos yeux. Ils font appel pour cela à ce qu'on a improprement baptisé de la «fausse couleur» mais qui est plus exactement un «code couleur». Un choix certes arbitraire, mais qui respecte une règle tacite: «On transpose les couleurs en respectant leur ordre chromatique», précise Olivier Berné. Comprendre: à une courte longueur d'onde infrarouge sera attribuée une courte longueur d'onde visible, par exemple le bleu; à l'opposé, une grande longueur d'onde infrarouge sera transposée en rouge.

«Ce traitement laisse une part de subjectivité, de créativité, et il n'est pas rare que des graphistes travaillent avec les scientifiques pour obtenir un rendu final.» La NASA possède d'ailleurs sa propre charte et ne diffuse que des images traitées par ses soins. N'hésitant pas, parfois, à mêler des images d'un télescope avec celles d'un autre instrument, pour avoir un rendu plus spectaculaire.

«Nous avons réalisé la mise en couleur des images d'Orion issues du

James Webb sur lesquelles nous travaillons. Nous sommes libres de les diffuser nous-mêmes, par exemple dans nos travaux ou dans notre communication, mais la NASA n'a utilisé que les siennes.»

Ces images, souvent magnifiques, parfois spectaculaires, sont parfois critiquées voire taxées de «fake», notamment sur les réseaux sociaux, accusant la NASA de les fabriquer de toutes pièces. Mais les images brutes, non retravaillées, n'auraient aucun sens pour le public. «Nous produisons une science très pointue qui touche peu de gens directement, rappelle Olivier Berné. Ces images en couleur sont indispensables pour donner une vision scientifiquement correcte à un très large public. C'est essentiel pour la vulgarisation.»

Pour l'astrophysicien français, le débat sur l'usage des fausses couleurs n'a pas lieu d'être. «Mieux vaudrait s'interroger sur le message politique véhiculé par ces images. Ce n'est pas un hasard si c'est Joe Biden en personne qui a révélé le premier cliché du James Webb en juillet dernier.» Le président américain avait alors tenu un discours enflammé: «Ces images vont rappeler au monde que l'Amérique peut faire de grandes choses et au peuple américain – en particulier à nos enfants – que rien n'est au-dessus de nos capacités.»

La «Main de Dieu»

Des images qui diffusent un message parfois empreint de religiosité, à l'image de l'une des photos les plus emblématiques de Hubble, obtenue en 1995. Elle présente une structure en forme de piliers dans un amas d'étoiles de la nébuleuse de l'Aigle, à 6500 années-lumière de nous. Scientifiquement, cet amas est nommé «NGC 6611 - M16». Un nom bien peu sexy! «La NASA a choisi de baptiser cette région «les piliers de la création», c'est une référence directe à la Bible», souligne Olivier Berné. L'agence spatiale américaine a, depuis, conduit une nouvelle incursion dans le vocabulaire religieux avec une image prise en 2014 de l'objet B1509 avec le télescope à rayons X NuSTAR, une version colorisée du nuage de matière éjecté par l'explosion d'une étoile. Son surnom? La «Main de Dieu». Rien que ça. ■ Denis Delbecq

* Olivier Berné, «Destination Orion», Editions Dunod, à paraître le 30 août 2023.





Maya Rochat,
«Language of
Color» (Galactic
Evolution
2D), 2022.
(Maya Rochat/
Courtesy of
the artist)

Bibliothèque

Le livre comme voyage cosmique

Amoureuse des imprimés et du papier, Maya Rochat a créé de nombreux livres d'artiste et s'apprête à faire paraître «Poetry of the Earth», chez Art & fiction à Lausanne. Une somme qui invite le lecteur à une expérience sensorielle, que les écrans ne peuvent lui offrir

Julien Burri

Le sol de l'atelier est beau, avec ces taches de peinture. On dirait un tableau. Un mur est tapissé de livres. Sur une table, l'artiste a réuni quelques titres fétiches.

Le livre est au cœur de la pratique artistique de Maya Rochat. «C'est une expérience. J'aime l'intimité qu'offre l'objet livre. La mémoire fonctionne différemment, s'imprime autrement dans l'esprit. Je me rappelle beaucoup moins ce que je lis ou regarde sur un écran.»

Les livres de Maya Rochat, on a envie de les sentir, de les toucher, pour voir comment ils sont faits, la matérialité de leurs encres et de leurs papiers. Ils ne cessent d'évoquer d'autres livres, qui les ont précédés: on pense aux papiers marbrés qui ornaient la reliure

interne des ouvrages anciens, parfois leur couverture. Aux atlas de géographie, aux manuels de biologie ou de sciences naturelles.

Il n'y avait quasiment pas d'images dans son enfance, passée dans la forêt, à Bavois (pas d'écrans, pas de livres, ni de visites au musée). Pourtant, les images ont surgi. Le premier livre qu'elle a choisi de nous montrer a été composé à partir de ses dessins d'enfant, par sa mère. «Je vivais beaucoup dans ma tête, je dessinais et je parlais en même temps, cela devait être assez cocasse», sourit l'artiste. Sur les feuilles de papier quadrillé figurent des bergères et des héroïnes armées de pistolets. Un dessin évoque à la fois *Alerte à Malibu* [Pamela Anderson en maillot de bain] et le style de Basquiat. «Je ne sais pas d'où cela sortait, je n'avais pas ces références, nous n'avions pas la télé!» Tout est là pourtant, comme préfiguré: le goût des couleurs, de la nature, l'esprit punk, le jeu avec les normes de la beauté et de la féminité, tout ce que l'on retrouvera dans ses travaux à venir. Les livres révèlent autant le passé que le futur.

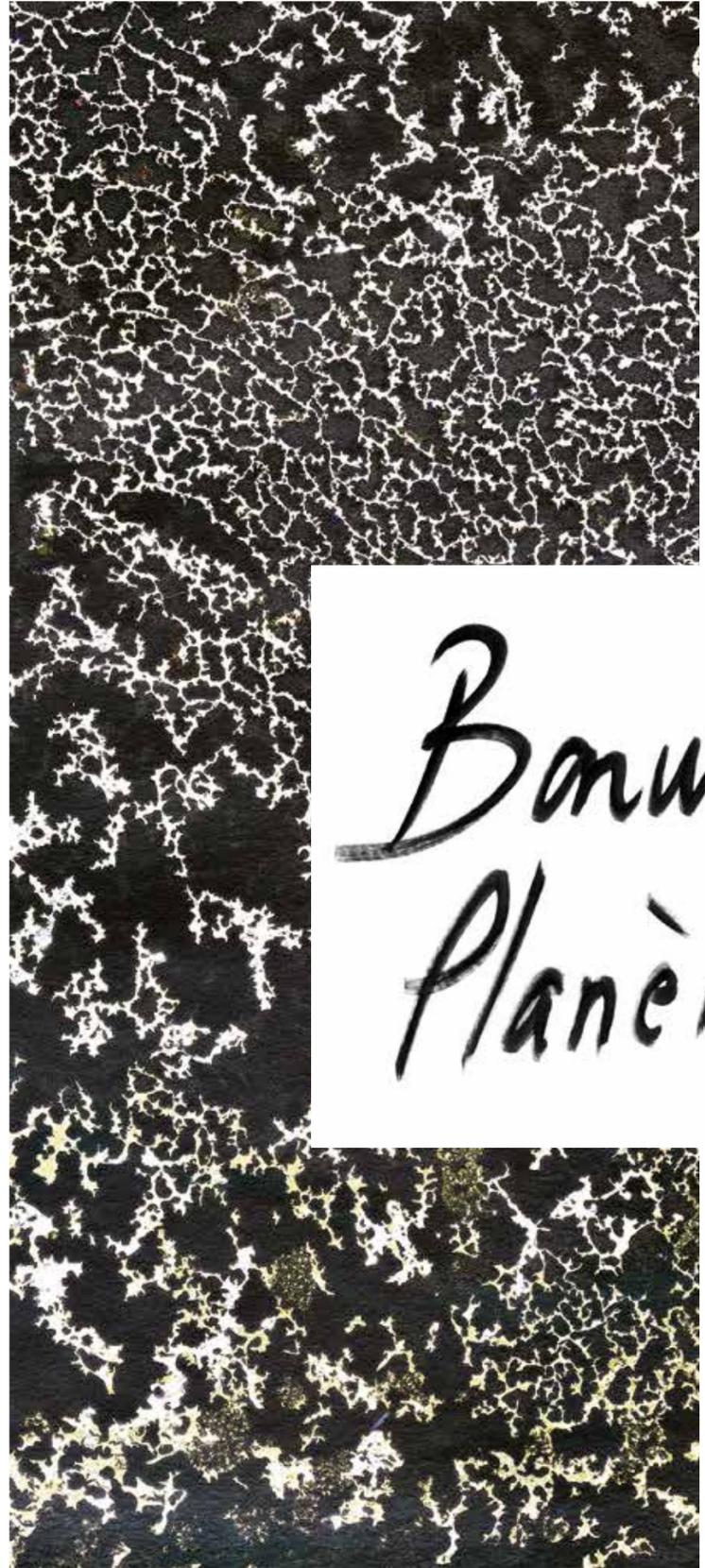
Cochons sauvages

Plus tard, en 2008, son premier livre d'artiste, à l'ECAL, mélange dessins, textes et peintures. «C'est encore très bourrin», commente Maya Rochat. Le titre est savoureux: *Durch den Wald, wo die wilde Schweine sind* (A travers la forêt, où se trouvent les cochons sauvages). Ne cherchez pas à l'acquérir, c'est un exemplaire unique.

Depuis, à peu près tous les deux ans, l'artiste publie un livre qui résume toute une période de son travail et en opère la synthèse.



Maya Rochat, «Poetry of the Earth (Paper 400)», 2023. (Maya Rochat/Courtesy of the artist)



PUBLICITÉ

MIGROS-POUR-CENT-CULTUREL-CLASSICS présente

FREIBURGER BAROCKORCHESTER

DI 21*05*2023 À 18 H
VICTORIA HALL GENÈVE

KRISTIAN BEZUIDENHOUT* direction et piano
LORENZO COPPOLA* clarinette
CORINA GOLOMOZ* alto

WOLFGANG AMADEUS MOZART
Symphonie N° 25
Trio «Les Quilles»
Concerto pour piano N° 9 «Jeunehomme»

BILLETTERIE
migrosbilletterie.ch

SERVICE CULTUREL MIGROS GENÈVE
Rue du Commerce 9, 1204 Genève
Tel. 058 548 29 00
Stand Info Balevert

ORGANISATION
Service culturel Migros Genève
migros-pour-cent-culturel-classics.ch

migros pour-cent culturel

Victoria Hall

Journées photographiques de Bienne
Bieler Fototage
Biel/Bienne
Festival of Photography

Physicalities
5.-28.5.2023

Sabine Biesch, Hesselhof, 2020 | Lucas Dubuis, De la terre à la terre, 2019-2022 | Beat Schwizer, All Things Considered, 2020-2021

LE TEMPS

PARTENAIRE MÉDIA

FESTIVAL BLACK HELVETIA

DU 16 MAI AU 3 JUIN 2023 À NEUCHÂTEL

EXPOSITION, CONFÉRENCES, TABLES
RONDES, ATELIERS, PERFORMANCES,
FILM, CONTES ET DÉFILÉ DE MODE

BLACKHELVETIA.CH

FBH

LE TEMPS

PARTENAIRE MÉDIA

Ma tête à couper, avec le graphiste Jeremy Schorderet, paraît en 2011 chez Hardcopy (grâce à l'éditrice Delphine Bedel). La photographie d'un cendrier en forme de conque (le symbole de Vénus, déesse de la beauté, ici joyeusement chahuté) dialogue avec des roses sur la page qui lui fait face. «J'avais 22 ans à l'époque, je me demandais ce que c'était que d'être femme.» L'artiste a collé son propre visage sur celui d'un chevalier orthodoxe, peut-être un Saint-Georges? Ou l'a superposé sur celui d'un masque d'Angelina Jolie (repris chez l'artiste Paul McCarthy), réputée alors être la plus belle femme du monde.

Couleurs fluo et «punchy»

Vote for Me!, qu'elle publie avec le graphiste Nicolas Leuba, toujours chez Hardcopy, détourne la recherche de reconnaissance sociale. Un slogan surgit, au détour d'une page: «Je vous aiderais bien, mais ce n'est pas dans ma nature.» Il est réalisé en risographie, technique proche de la sérigraphie, utilisée pour imprimer les fanzines. Couleurs fluo et punchy. Les 50 exemplaires de l'édition de tête ont été tagués à la bombe orange, chacun devenant unique. Paradoxalement, ce livre qui s'amuse de la quête de succès lui ouvrira les portes de la Tate Modern de Londres, où elle sera exposée plus tard (dans l'exposition collective *The Shape of Light: 100 Years of Photography and Abstract Art*, dirigée par Simon Baker en 2018).

Dans les ouvrages suivants, l'aspect punk est moins frontal, la beauté de plus en plus assumée. *A Plastic Tool* (Meta/books, 2015) joue avec notre regard, brouillant les limites entre photographies, peintures et impressions, matières, sensations et couleurs. Voici un sapin, et, sur la page qui lui fait face, de la fourrure. Ça pique et c'est doux. Certaines images reviennent, au fil des ouvrages, comme les mains levées de l'artiste: «C'est mon côté suisse, je lève la main pour parler», s'amuse Maya Rochat.

Les morsures de l'acide

Son premier grand livre, publié aux Editions SPBH, à Londres, en 2017, s'intitule *A Rock Is a River*. Le monde est devenu liquide; tout bouge, si on change d'échelle, y compris les montagnes. «La nature peint pour nous, il s'agit de l'observer.» Parfois, on ne sait plus qui, de Mère Nature ou de l'artiste, est aux manettes.

Voici un sol craquelé; on dirait une planète inconnue. «C'est de la spiruline», explique Maya Rochat, révélant le petit accident à l'origine de l'image: «J'avais étalé de la spiruline liquide sur une feuille de plastique. La nuit, j'ai entendu des bruits étranges. C'était la spiruline qui se craquelait en séchant.» L'œuvre, qui s'est faite «toute seule», a été ensuite numérisée afin d'être agrandie et imprimée.

Mousse, pierres, vues prises à Verzasca, au Tessin, côtoient des photographies de



Dans l'atelier de Maya Rochat, à Lausanne, la bibliothèque occupe une place de choix. L'artiste s'entoure de livres qui l'inspirent, comme ceux du Japonais Daisuke Yokota ou du Suisse Beni Bischof. (Eddy Mottaz/Le Temps)

motifs similaires, réalisées par ses parents avant sa naissance. «Le goût pour cadrer les images, je le dois peut-être à mon père qui était carreleur, et qui avait l'œil», glisse l'artiste. Cette trame émotionnelle sous-tend l'ensemble du livre et lui donne sa profondeur. Dans l'édition de tête, Maya Rochat a réutilisé les plaques en offset de l'édition courante, les mordant avec de l'acide. Les images semblent à la fois se former et se détruire sous nos yeux, comme si elles n'étaient pas encore complètement fixées et continuaient de bouger.

Après le très beau *Living in the Painting* (La Mobiliare & Ciao Press, 2020), reprenant et manipulant des œuvres peintes lors de *painting performances*, réalisées sur les films plastiques d'anciens rétroprojecteurs d'écoles, *Poetry of the Earth* paraîtra dans quelques jours chez l'éditeur lausannois Art & fiction. Près de 240 pages de déflagrations de couleurs.

Chaque page est construite par couches, c'est un feuilleté de plans superposés. Un feuilleté, comme un livre. C'est pour cela qu'elle semble vibrer et vivre.

Les mystères de l'univers

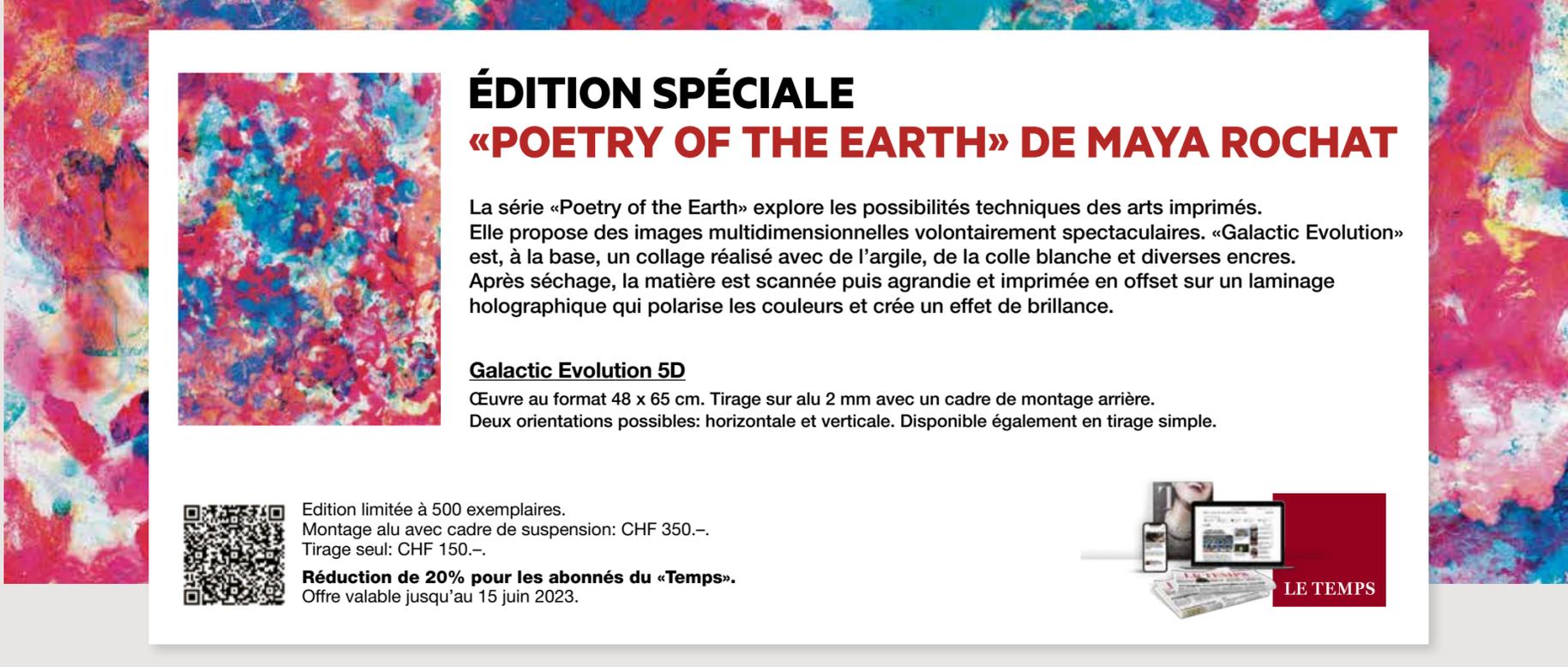
La beauté peut permettre une prise de conscience, à la hauteur de chaque lecteur, de la nécessité de prendre soin de la nature dont nous faisons partie. En tournant les pages, c'est le voyage cosmique, coloré, à la fois abstrait et organique de la fin du film *2001, l'Odyssée de l'espace* de Kubrick, qui vient à l'esprit. Un voyage jusqu'aux mystères de l'univers. «Ce livre est une expérimentation visuelle avec la matérialité de l'image photographique et picturale, reliant l'infiniment grand avec l'infiniment petit. Imprimées en panchromie (c'est-à-dire en sept passages de couleurs au lieu de quatre), les pages deviennent des peintures où chacun peut voir ce qu'il veut», nuance l'artiste.

Une betterave coupée en deux, un volcan côtoient des diapositives de fleurs sauvages. «J'avais envie de donner à ces diapos une nouvelle vie», commente la plasticienne qui les a peintes, parfois avec des produits corrosifs. Ces images qui parlent d'une nature menacée semblent elles aussi se dissoudre.

Des taches d'encre évoquent des bactéries observées au microscope, à moins que ce ne soient des fantômes, piégés par un photographe spirite. On ignore, en regardant ce livre, s'il dévoile des mousses extraterrestres, l'intérieur de notre corps, ou l'étoffe dont nos rêves sont faits. Les trois à la fois sans doute. Et les feux d'artifice d'une Mère Nature en train de disparaître, avant de reprendre ses droits.

Maya Rochat, «Poetry of the Earth», Art & fiction, 240 p. Parution le 2 juin.

PUBLICITÉ



ÉDITION SPÉCIALE

«POETRY OF THE EARTH» DE MAYA ROCHAT

La série «Poetry of the Earth» explore les possibilités techniques des arts imprimés. Elle propose des images multidimensionnelles volontairement spectaculaires. «Galactic Evolution» est, à la base, un collage réalisé avec de l'argile, de la colle blanche et diverses encres. Après séchage, la matière est scannée puis agrandie et imprimée en offset sur un laminage holographique qui polarise les couleurs et crée un effet de brillance.

Galactic Evolution 5D
Œuvre au format 48 x 65 cm. Tirage sur alu 2 mm avec un cadre de montage arrière. Deux orientations possibles: horizontale et verticale. Disponible également en tirage simple.



Edition limitée à 500 exemplaires.
Montage alu avec cadre de suspension: CHF 350.-.
Tirage seul: CHF 150.-.

Réduction de 20% pour les abonnés du «Temps».
Offre valable jusqu'au 15 juin 2023.



LE TEMPS

Adam et Eve étaient-ils véganes?

Quel était le régime alimentaire du premier couple?
Quand les humains ont-ils commencé à manger de la viande?
Un essai historique retrace l'évolution du débat,
de l'exégèse biblique au discours scientifique et moral

Isabelle Rüf

Le révérend américain George Malkmus, atteint d'un cancer, a choisi de se soigner avec le «régime de la Genèse», strictement végétalien, qu'il nomme en 2006 «*the Hallelujah diet*». Au moment de la Création, Dieu aurait enjoint au couple fondateur de s'abstenir de tout aliment d'origine animale, et comme Il sait ce qui est bon, cette injonction vaut aussi pour les descendants. La position du révérend, dont le fils vend très à propos des compléments alimentaires, résonne toutefois fortement avec les débats actuels au sujet de notre rapport aux bêtes et à la planète tout entière. Elle s'inscrit aussi dans une longue discussion qui a agité l'Eglise et ses détracteurs depuis la fin du Moyen Age jusqu'au XVIIIe siècle. C'est en historiens que Guillaume Alonge et Olivier Christin retracent le chemin qui mène de l'exégèse du texte biblique au discours scientifique. Une enquête passionnante qui renvoie à «la nécessité de vivre en harmonie avec le vivant, l'importance de la modération et le refus de l'extractivisme sans fin».

Graines et fruits

Que dit exactement la Genèse du régime alimentaire des hôtes du Paradis? Après avoir créé la lumière, les étoiles, l'eau, la terre, les êtres vivants, Dieu donne vie à Adam et Eve. «Il les bénit et leur dit: «Croissez et multipliez-vous; remplissez la terre, et vous l'assujettissez, et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre.» Il ajoute qu'il a donné à tous les habitants du Paradis les plantes et les graines pour les nourrir. Voilà

qui semble clair. Pourtant, les exégètes y verront de quoi disputer pendant des siècles. Et d'abord, que signifie cette «domination» sur les animaux? Le droit de les faire travailler? De les tuer pour les sacrifier? De les manger? Les théologiens vont interpréter à l'infini les silences de la Bible.

Si on considère qu'Adam et Eve ont vécu dans un Paradis réellement existant, on se heurte à toutes sortes de questions: de quoi se nourrissaient les lions et les tigres qui partageaient le jardin avec eux? Et ces végétaux que mange le couple, sont-ils crus ou cuits? De quand date la consommation de viande par l'homme? Après la Chute? Ou plutôt après le Déluge? Et pourquoi à ce moment-là? Et qu'en est-il de l'Arche où les animaux vont par deux? S'ils s'entre-dévoient ou mangent les autres, la survie des espèces est menacée. Et quid de la chair des sacrifices dont la fumée monte vers Dieu?

Fin de l'innocence

Dans Genèse 9, Dieu précise à Noé: «Nourrissez-vous de tout ce qui a vie et mouvement», et Il ajoute: «J'excepte seulement la chair mêlée avec le sang, dont je vous défends de manger.» Cette autorisation s'expliquerait par le fait que la terre, submergée par les eaux salées, ne donne plus que des plantes et des fruits de moindre qualité et qu'il faut compléter la diète. Mais que s'est-il passé pendant les quelque mille six cents ans qui séparent la Chute du Déluge? N'est-ce pas plutôt «à la corruption de l'homme – et donc à la sortie du Paradis, à la disparition de la communauté harmonieuse avec les animaux et à l'irruption de la mort dans le monde» qu'il convient de



Genre Essai

Auteur Guillaume Alonge et Olivier Christin

Titre Adam et Eve, le Paradis, la viande et les légumes

Editions Anacharsis

Pages 190



Le régime alimentaire est-il déterminant pour le salut? Entre le XVIIe et le XVIIIe siècle, ce sera un thème important dans le débat entre théologie et sciences de la nature

Futur antérieur

La réhabilitation des drogues psychédé

Ces stupéfiants ont été mis à l'index en faisant fi des bienfaits que certains peuples leur attribuaient. Peuvent-ils aujourd'hui trouver leur place dans notre pharmacopée? L'expérience du poète Antonin Artaud – qui, en 1936, s'était rendu au Mexique pour soigner un mal persistant – peut nous éclairer

Gauthier Ambrus

Lorsque, en 1954, Aldous Huxley publie *Les Portes de la perception*, son éloge de la mescaline, expérience à l'appui, reçoit un accueil mitigé, voire embarrassé. A quoi rime donc cette désarmante apologie de l'usage des stupéfiants? Superficielles et individualistes pour les uns, profondes et visionnaires pour les autres, les thèses de Huxley trouvent aujourd'hui une confirmation plus prosaïque. Silencieusement, les vertus des drogues psychédéliques sont revenues sur le devant de la scène, mais loin du faste des années 1960. L'expérimentation médicale nous susurre ce que peuples exotiques et consommateurs sauvages savaient au fond depuis toujours: à doses mesurées, ces substances sont aptes à soigner les maux de l'âme.

Si l'hypothèse se confirme, leur efficacité comme psychotropes serait proprement phénoménale – à condition bien sûr que le trip ne vole pas trop haut. Qui aura une pensée pour ces Amérindiens qui nous avaient montré la voie, sans qu'on les croie, et que les colonisateurs ont expropriés de leurs rites cura-

PUBLICITÉ

HUMOUR

SAISON culturelle 2023
PLAN-LES-OUATES

MERCREDI 24 MAI ET
JEUDI 25 MAI 2023 - 19H30

D'AUTRES

TIPHANIE BOVAY-KLAMETH

LA JULIENNE
PLAN-LES-OUATES

www.saisoniculturelleplo.ch

www.pchipppe 20e ticketcorner CFF



Jan Brueghel l'Ancien (1568-1625) et Pierre Paul Rubens (1577-1640), «Le jardin d'Eden et la chute de l'homme», vers 1615. Collection de Mauritshuis, La Haye. (Photo: Fine Art Images/Heritage Images)

relier l'apparition de l'alimentation carnée? Mortels, condamnés à travailler, affaiblis par le péché, Adam et Eve et leur descendance reçoivent cette concession en compensation de l'innocence perdue.

D'autres interprétations font du nouveau rapport à la viande la marque du mal dont il faut se purifier par le jeûne. Et l'autorisation divine n'est pas sans limites: il y a dans la Loi juive des animaux purs ou impurs, des interdits compliqués à respecter.

Les premiers chrétiens vont d'ailleurs se démarquer de la Loi de Moïse en abolissant ces distinctions. Ce «quatrième régime» semble issu d'un étonnant rêve de saint Pierre relaté dans les Actes des Apôtres. Il voit descendre du ciel une nappe, «liée par les quatre coins» et renfermant toutes sortes d'animaux sans distinction. Une voix lui dit: «Levez-vous, Pierre; tuez et mangez.» Il proteste qu'il ne veut rien manger d'impur. La voix répond: «N'appellez pas impur ce que Dieu a purifié.» Ce qu'on peut

entendre comme une adresse du christianisme à tous les hommes et plus seulement à ceux qui suivent les règles propres au peuple juif: «Evangile et liberté alimentaire vont de pair.»

Mais il s'agit d'en user «selon les bornes de la sobriété»: au long du Moyen Age, des règles et des normes sont réintroduites, particulièrement la mise en valeur du jeûne comme pénitence et purification. On notera qu'aujourd'hui, cette même pratique est recommandée par des instances diverses, pour des raisons de santé du corps et de l'âme avec en prime le bien de la planète. A l'époque, cette façon d'expié la «gourmandise» d'Adam devient «un instrument de contrôle social et de traque des hérétiques».

Querelle des saucisses

Si la question du régime carné sert à distinguer la loi des chrétiens de la juive, celle du jeûne sera instrumentalisée par les réformateurs. Pour se distinguer de l'Eglise romaine, Zwingli, Luther, Calvin et leurs partisans appellent à se libérer des contraintes du jeûne. A Zurich, le mercredi des Cendres de l'année 1522, en temps de carême, plusieurs personnes liées à l'Eglise se réunissent. Chacune, excepté Zwingli, consomme un morceau de deux saucisses sèches: ce geste démonstratif signale que «la foi l'emporte sur les œuvres» et la liberté du chrétien «sur les lois cérémonielles abolies par le Sauveur».

Le régime alimentaire est-il déterminant pour le salut? Entre le XVIIe et le XVIIIe siècle, ce sera un thème important dans le débat entre théologie et sciences de la nature. L'Eden devient un «modèle de société égalitaire» dans un monde injuste. Adam et Eve acquièrent une dimension humaine. Déjà au XVIe siècle, le peintre Masaccio donne d'eux une vision réaliste, chassés du Paradis, souffrant de leur exil. Le couple devient l'objet de pièces de théâtre, de poèmes, de récits. Sa descendance pose la question de l'inceste, «un inceste légitime», nécessaire à la survie de l'espèce. On plaint ou condamne Adam. Eve devient le symbole de la nature mauvaise de la femme.

Paradis et système digestif

Le progrès des sciences naturelles amène à se poser des questions sur le système digestif des habitants du Paradis et leur aptitude à reconnaître et assimiler les herbes et les plantes. Les découvertes montrent l'exemple, à l'est, de peuples végétariens. Par ailleurs, la reconquête catholique s'efforce d'atténuer la vision d'une Eglise qui méprise les animaux. En 1722, en France, le *Traité de la police*, qui se mêle du contrôle des viandes, remonte aux sources de la question, depuis l'Antiquité et le début du christianisme. Régime carné ou non? Au XXIe siècle, sauf dans les milieux créationnistes, le débat s'est déplacé de la religion à la science, à la morale, à la santé, à l'écologie, au respect du vivant. Il reste toujours vif. ■

liques, entre promesses et mirages

tifs? Et voilà que les «peaux-blanches» pensent redécouvrir leurs pouvoirs, mais sans la magie qui allait avec. Or, peut-on pratiquer un usage purement médical des drogues hallucinogènes en faisant fi des cultures qui les ont encadrées pendant des siècles et des philosophies de la vie qui les accompagnaient?

Soleil noir

C'est avec ce genre de questions en tête qu'un poète, Antonin Artaud, prit un jour le large en direction du Mexique, à la rencontre de son destin. En 1936, il a déjà plusieurs batailles derrière lui, perdues ou gagnées, cela dépend des points de vue. Rescapé du surréalisme, déçu par un monde de la scène trop frileux pour la révolution qu'il lui propose, ce n'est pas de l'exotisme qu'il est parti chercher à l'autre bout du monde. Artaud est malade, c'est même un véritable homme de douleurs, quoique l'on ne sache pas très bien de quoi il souffre. Douleur physique? Psychique? Tout simplement métaphysique?

Jusqu'ici, il s'est soigné à doses de littérature et d'opium, mais ni l'un

ni l'autre ne suffisent plus à parer les coups. On lui a révélé un secret: il y a dans les montagnes au nord de Mexico une peuplade indienne qui vit complètement à l'écart du monde moderne et de ses miasmes, les Tarahumaras. Ils ont conservé des rites religieux, magiques, faisant d'eux les contemporains des premiers âges de l'humanité. Le plus important, c'est la danse du peyotl, qui met en branle des forces incontrôlées. Les autorités mexicaines en ont si peur qu'elles révent de la bannir. Artaud veut soigner ses maux. Entrer en contact avec un monde qui le détache enfin cette humanité ambiante dont il se sent exclu. Et donc, le rite du peyotl l'attire, comme un soleil noir. La magie des Indiens pourra-t-elle l'arracher puis le restituer à lui-même, mais transformé, lavé de ses souffrances?

Qui sait si l'écrivain a trouvé finalement ce qu'il était venu chercher. La myriade de textes qui content son périple peinent à tirer une leçon définitive. La douleur semble toujours là au bout du voyage. A défaut de guérir son mal, Artaud a du moins entrevu une autre manière de le vivre. Le peyotl

ne produit pas des hallucinations. Au contraire, en ouvrant l'esprit à des perceptions infinies, il mène droit au cœur de la réalité, telle qu'elle est vraiment. Grâce à lui, on peut se sentir soi-même et un autre, sans s'identifier à tout ce qui se passe à l'intérieur de soi. Accepter cette présence de l'altérité, c'est savoir qui l'on est vraiment.

Une autre vision de la folie

Les hallucinogènes ne guérissent pas: ils donnent une autre vision de ce que nous appelons la folie. «Jamais un Européen n'accepterait de penser que l'étrange idée qu'il vient d'avoir et qui l'a enthousiasmé par sa beauté n'était pas la sienne, et qu'un autre a senti et vécu tout cela dans son propre corps, ou alors il se croirait fou», note Artaud. Pour cela, il faut avoir la peau rouge comme un Indien. Et lui? ■

Chaque semaine, Gauthier Ambrus, chercheur en littérature, s'empare d'un événement pour le mettre en résonance avec un texte littéraire ou philosophique.

PUBLICITÉ

30 MAI 2023



MAXIM VENGEROV
STEVEN ISSERLIS
SIMON TRPCESKI

Victoria Hall



En collaboration avec CL & PEEK
PRÉ-CONCERT
Bilal Alnemr - violon
Itai Navon - piano

Partenaires Soutien Billetteries
20e
CFCI



LES RICHES
HEURES DE
VALÈRE

25 MAI - 20H
ÉGLISE DES JÉSUITES
SION

GIULIANO
CARMIGNOLA

SONATES DU ROSAIRE
HEINRICH BIBER

booking-event.com
lesrichesheuresdevalere.ch

Roman

Un voyage au cœur de la psyché humaine

Après «Le Passager», paru en mars, voici le deuxième volume du diptyque conçu par Cormac McCarthy. «Stella Maris» contient le plus beau personnage féminin que le romancier ait créé

Jean-François Schwab

Comme aux Etats-Unis l'automne dernier, le deuxième volume du diptyque inespéré de Cormac McCarthy, 89 ans, est paru plusieurs semaines après le premier en traduction française. A la fois préquelle et coda, *Stella Maris* se situe environ dix ans avant *Le Passager*, centré sur Bobby Western, et se penche sur sa sœur Alicia, 20 ans. Ce second volume est constitué de sept séances retranscrivant les conversations thérapeutiques entre Alicia et son psychiatre, après son admission à sa demande, en automne 1972, dans un hôpital psychiatrique à Black River Falls, Wisconsin. Ces entretiens précèdent de peu son suicide, révélé dans le prologue du *Passager* par une scène figée et glaçante, à la poésie hivernale qui sied aux vastes contrées de cet Etat américain.

En dialogue continu comme dans une pièce de théâtre à deux personnages, *Stella Maris* raconte la vie intérieure et l'esprit tourmenté d'Alicia tout en livrant des clés de compréhension – ne serait-ce que chronologique et biographique – à l'obscur *Passager*. Le premier volume faisait déjà référence à la maladie mentale de la sœur de Bobby.

Régulièrement, des chapitres en italiques relataient ses discussions délirantes avec le «Thalidomide Kid» – diabolin nain et chauve en kimono, plein de cicatrices et avec des nageoires à la place des bras, qui la rabaisse constamment –, personnification de ses hallucinations. «Ce n'est pas vraiment un personnage onirique, c'est une personne parfaite», explique sérieusement Alicia à son psychiatre.

D'autiste à sociopathe déviante, c'est finalement le diagnostic de schizophrénie paranoïde qui est retenu, psychose remontant à ses 12 ans et se manifestant par des hallucinations auditives, des troubles de la perception et des délires de persécution. Folle ou pas, Alicia est une surdouée précoce, sachant lire et calculer avant ses 4 ans. Eprise des chiffres, elle passe aussi son temps à dévorer les livres, au moins deux par jour. A 12 ans, un essai lu au lycée change sa vie, *Nouvelle Théorie de la vision*, du philosophe empiriste anglais George Berkeley (1685-1753). Elle ne cessera par la suite de s'intéresser à «la vérité de la vie de l'autre côté du miroir».

Testament métaphysique

L'aveu le plus notoire de *Stella Maris* est l'impossible amour d'Alicia pour son frère Bobby, dont elle est persuadée qu'il l'aime aussi. Elle admet qu'elle aurait voulu l'épouser et avoir un enfant de lui. «Ce n'est pas de l'inceste, mais simplement du désir», dit-elle. Ils se sont embrassés deux fois mais n'ont jamais couché ensemble. «Je lui ai dit qu'il devrait démissionner de son statut de frère.» On découvre aussi qu'Alicia se résigne à l'idée que Bobby, dans le coma à la suite d'un terrible accident de formule 2 en Italie au moment où elle se fait interner pour la troisième fois, ne s'en sortira pas. Ce qui sème le trouble sur le premier volume.

Se pourrait-il que *Le Passager* soit le voyage hallucinatoire de Bobby dans les limbes du coma? Cela expliquerait son intrigue sans queue ni tête. D'autant que sa sœur fait une brève référence à l'angoisse des fonds marins de son frère alors que celui-ci est étonnamment plongeur de sau-

vetage en haute mer, après avoir abandonné une grande carrière, lui aussi, de mathématicien et physicien. On voit également d'un autre œil ses errances solitaires et mélancoliques à La Nouvelle-Orléans et on se rappelle que le «Kid» rend même visite à Bobby sur une plage d'Ibiza. Le diptyque prend des allures démentielles. Cormac McCarthy nous aurait-il doublement attirés de «l'autre côté du miroir» de deux psychés traumatisées par l'héritage de leur père, physicien impliqué dans la conception de la bombe atomique? Mystère.

La complexité mentale et la curiosité virtuose d'Alicia Western nous offrent en tout cas l'un des plus beaux personnages sortis de l'imaginaire de Cormac McCarthy, deuxième figure féminine seulement à tenir le rôle principal dans un de ses romans (après celui de *L'Obscurité du dehors* en 1968). Il donne à l'écrivain américain, au crépuscule de sa vie, la possibilité de dissenter sur tous les grands thèmes qui l'intéressent. Sa géniale mais étrange équation *Le Passager-Stella Maris* s'articule comme un casse-tête intellectuel qui soulève des questions philosophiques, scientifiques et spirituelles en faisant coexister, sur plus de 700 pages, les mathématiques, la physique quantique, la religion, la psychanalyse, la conscience, le langage, la musique, la foi et la folie. ■



Genre Roman
Auteur Cormac McCarthy
Titre Stella Maris
Traduction De l'anglais par Paule Guivarch
Editions L'Olivier
Pages 256

PAS L'TEMPS, JE LIS

La chronique de Katia Furter

Le temps du voyage

A deux pas de chez soi ou à l'autre bout du globe, les occasions de sortir du train-train quotidien fleurissent au fil des pages

Demain, à l'aube, nous partons en voyage. Nous verrons le soleil se lever, la ville disparaître. Les décors défilent. A un moment donné, brièvement, nous apercevrons la mer. Il faudra encore attendre jusqu'à ce qu'elle apparaisse dans toute sa grandeur. Et là, nous serons arrivés. En attendant, il te faut dormir. Un adulte décrit à un enfant leur voyage à venir, ce qu'ils verront par la fenêtre, une fois assis dans le train qui les mènera au bord de la mer. Mais pour l'instant, ils sont dans la chambre à coucher et ça, le lecteur ne le sait pas, qui les suit au fil des pages dans les décors qu'ils imaginent, et n'entend que le dialogue entre les deux protagonistes, sans les voir. Les paysages qu'ils décrivent sont parfois ponctués de détails qui rappellent le contenu d'une chambre d'enfant: ici, des briques de construction, là un ours en peluche. En regardant de plus près, on découvre que la lune et les montagnes ont un visage. Entre rêve et réalité, l'album se clôt en silence dans la chambre où l'enfant est endormi dans son lit. A ses pieds, un train en bois; près de la porte, une valise avec son ours en peluche, chaussé de lunettes de soleil, prêt à partir. La lune, aussi, a fermé les yeux: les livres – tous en lien avec le voyage – sont bien rangés dans la bibliothèque.



Genre Album
Auteur Romain Bernard
Titre Notre Voyage
Editions La Partie
Age Dès 3 ans

Comment quantifier le temps d'une absence? Alors que Mona dort, sa maman est dans un avion qui la mène de l'autre côté de l'océan pour son travail. Quand la fillette se réveillera, sa maman se couchera plus vite «le temps est rond». Mais aussi, sa grand-mère s'occupera d'elle. Elles feront plein de chouettes choses ensemble jusqu'au retour du papa chaque soir et celui de la maman six dodos plus tard.

Comment rassurer un enfant lorsque sa mère doit s'absenter? On lui dit que ce ne sera pas long, mais pas long comment? Premier d'une collection qui aborde avec les petits des concepts importants, tels que l'amour, le temps, la joie, ce livre, très graphique et au texte bien travaillé, est un petit trésor.



Genre Cartonné
Autrice Victoria Kaario
Illustration Juliette Binet
Titre Le Temps est rond
Editions Rouergue
Age Dès 2 ans

Au nord du lac Tranquille, vivent Killiok et ses amis. L'été approche et la journée s'annonce belle. Killiok, le chien noir, attend Vari Tchésou qui arrive bientôt; l'occasion d'aérer sa chambre. La bouilloire ronronne et le café est prêt dans son filtre. Killiok se dit qu'une terrasse couverte tout contre la maison, ce serait bien. Alors il se lance dans le tracé de plans. La journée avance et voici que le Chat Mystère arrive en barque. Il va visiter l'île et invite son ami, mais Killiok préfère savourer son proche environnement, les heures qui passent, les odeurs et la lumière qui change. Et nous lecteurs, on se verrait bien en vacances dans le monde chatoyant d'Anne Brouillard: avec ou sans terrasse, l'atmosphère y est accueillante. ■



Genre Album
Autrice Anne Brouillard
Titre Killiok
Editions L'Ecole des loisirs, coll. Pastel
Age A partir de 6 ans

CABINET DE CURIOSITÉS

La chronique de Philippe Simon

Nom d'un pape!

Le pape Jean XXI est mort il y a 746 ans aujourd'hui. Je vous laisse faire le calcul, l'arithmétique aura son importance dans cette chronique. Que peut-on dire de ce Jean? Qu'il fut le seul pape portugais de l'histoire: que son pontificat fut bref (huit mois); qu'on le connut d'abord comme un médecin réputé (on lui doit plusieurs traités fameux sur l'ophtalmologie)... et qu'il était peut-être un peu fâché avec les chiffres. En effet, quand il est intronisé le 20 septembre 1276 pour succéder à Adrien V, Jean XXI se choisit un nom qui présuppose qu'un certain Jean XX a bien dû régner à un quelconque moment. Mais en fait non: il y eut bien un Jean XIX (pape de 1024 à 1032), mais de Jean XX, point, nada, zéro.

Cela dit, soyons charitable avec Jean XXI, sa «méprise» ressemble en fait beaucoup à une volonté, un peu malhabile peut-être, de relier les points épars de l'histoire. Pour comprendre, il faut remonter à 984: cette année-là, le pape Jean XIV est déposé par l'antipape Boniface VII – un obligé des Crescenzi, cette grande famille romaine partie en guerre contre les prétentions du Saint-Empire à mettre un peu plus que son grain de sel dans les élections pontificales (Jean XIV avait en effet été nommé à son poste par l'empereur Otton II). En avril 984 donc, Jean est emprisonné au château Saint-Ange; il y mourra en août de la même année.

Problème: quelques siècles plus tard, les archivistes qui se sont penchés sur le passé de la Curie en avaient un peu perdu leur latin. Et de fait, plusieurs versions du *Liber pontificalis* (le catalogue des papes et évêques de Rome) convertissent ces quatre mois de détention funeste en un nouveau pontificat, qu'elles attribuent à un pape que l'on a pris pour habitude d'appeler «Jean XIV bis». C'est vraisemblablement à ce pontifex *semi maximus* purement légendaire que Jean XXI a pensé quand il a décidé de faire un saut dans la numérotation. Les papes Jean sont décidément farceurs. Vous vous souvenez fatalement de Jean XXIII, *il papa buono*, au Vatican de 1958 à 1963. Ce ne fut pas le premier: Baldassarre Cossa, un cardinal dissident, fut élu sous le même nom, en 1410, par le concile de Pise – c'était alors l'époque du Grand Schisme. Angelo Giuseppe Roncalli dira qu'il avait expressément choisi le patronyme de cet antique antipape dans le but de refermer la vieille blessure. J'ose espérer que le jour où une quelconque IA écrira cette chronique à ma place, elle n'ira pas jusqu'à prendre mon nom. ■

PUBLICITÉ

OSR ORCHESTRE DE LA SUISSE ROMANDE OSR.CH | 022 807 00 00

#Explorations 24-25 mai 2023 mercredi & jeudi 19h30 — Victoria Hall

JONATHAN NOTT direction

ASMIK GRIGORIAN soprano

QUATUOR TANA quatuor à cordes

YANN ROBIN Shadows III (commande OSR — première mondiale)

RICHARD STRAUSS Salomé | Vier letzte Lieder

Grand mécène du 24.05



Fondation du Groupe Pictet

Mécène du 25.05

Madame Brigitte Lescure

Partenaire de diffusion

Partenaire radio



Avec le soutien de



> Mot à mot

Chaque semaine, une rencontre avec des auteurs, des autrices qui font l'actualité

«Je vois ce que j'écris, toujours»

Depuis vingt ans maintenant, l'écrivaine Marie-Jeanne Urech a choisi l'imaginaire pour dénoncer par le rire les excès d'une société qui s'emballe. Aux Journées littéraires de Soleure, elle présente «K comme almanach»

Lisbeth Koutchoumoff Arman
@LKoutchoumoff

En fait il faut oser, et Marie-Jeanne Urech ose. Depuis ses débuts, avec son recueil de nouvelles en 2003, *Foisonnement dans l'air*, elle a fait le choix de l'humour, de l'ironie, et a donné les clés de son univers littéraire à l'imagination XXL. De livre en livre, elle a affirmé ce détachement du réel pour mieux le brocarder, ce goût du fantastique pour placer sous la loupe ce qui la cabre dans la vie. Très vite aussi, elle a opté pour le conte et l'allégorie, une façon pour elle d'aller à l'essentiel, sans s'embarrasser de références temporelles ou géographiques, somme toute assez peu utiles.

Parmi tous ses livres, *Les Valets de nuit* (L'Aire, 2010, Prix Rambert) est sans doute le plus symptomatique de son approche. Né de plusieurs séjours à Cleveland en pleine crise des subprimes, le roman suit la famille Chagrin, croulant sous les dettes alors que les parents travaillent jour et nuit. Harcelée par un homme sans visage drapé d'une redingote noire qui semble se nourrir de papier (les preuves d'endettement), la famille ne trouve de l'espoir qu'à travers les yeux des enfants, Zibeline et Yapaclou, seuls capables de fabriquer une poche de rêve et donc de résistance. Dans ce livre-là, comme dans tous, Marie-Jeanne joue avec les mots et leur étymologie, pour gratter le vernis de l'habitude et faire surgir au débotté une poésie de peu qui fait mouche.

Longue marche initiatique

Si on la retrouve au Café du Simplon à Lausanne, ce vendredi de mai qui a déjà un furieux air de week-end, c'est pour parler de son invitation aux 45es Journées littéraires de Soleure (19-21 mai). Elle y évoquera *K comme almanach*, son dernier livre. Si le rejet de la vieillesse et des vieux (un mot qu'elle aime employer), l'aliénation et la déshumanisation du monde du travail, le pouvoir créatif de l'enfance sont des thèmes qui traversent ses nouvelles et ses romans, il en est un autre qui s'impose aujourd'hui, c'est celui de l'épuisement de la planète.

K comme almanach est le deuxième volet d'un triptyque commencé en 2018 avec *La Terre tremblante* où l'on suivait Bartholomé dans sa longue marche initiatique loin de son village, le besoin d'aller voir au-delà des montagnes chevillé au corps. Visitant des mondes aux pratiques étranges (comme l'agriculture industrialisée pratiquée dans des gratte-ciel), Bartholomé parvenait à la fin sur une île presque déserte au milieu de l'océanloin, faite entièrement de débris de plastique et habitée par deux adolescents, les personnages récurrents Zibeline et Yapaclou, très fiers de leur royaume. La vie sur cette île artificielle, les tours des deux enfants pour convaincre Bartholomé de rester avec eux s'impriment fortement dans la mémoire du lecteur.

Une ville qui se vide de ses habitants, des quartiers entiers envahis par la végétation, la nuit qui gagne les immeubles désertés. Ainsi s'ouvre *K comme almanach*. Dans un ballet

régulier, des navettes, monstres de lumière, transportent les citadins sur une autre planète, Belgador, où tout sera forcément possible, vert et beau. Simon, lui, n'envisage pas de partir. Allumeur de réverbères, il tient les ténèbres à distance: «A mesure qu'il avançait, Simon comptait les fenêtres sans vie, toujours plus nombreuses. Les navettes se succédaient, vidant la ville, siphonnant ses intestins pour fertiliser les vertes prairies de Belgador. Peut-être lui seul mesurait l'ampleur des départs. Il croisait parfois une silhouette que la lumière soudaine faisait déguerpir. Le plus souvent, il ouvrait une brèche dans la nuit. Simon et sa traînée lumineuse. Sentinelle noctambule.»

La vie bouillonne encore, pour un temps du moins, dans l'immeuble de Simon où Marie-Jeanne Urech déploie des personnages dont elle a le secret: ainsi Madeleine, caritative vivante, qui, depuis son rez-de-chaussée, porte à bout de bras tout l'immeuble et qui boit du magnésium à grosses goulées pour éviter les crampes: «Elle se dressait au centre de son salon, entourée de sa collection de tire-bouchons, les bras tendus, les jambes arquées, résistant vaillamment à la pression du plafond. Madeleine n'avait pas forcément l'allonge athlétique, mais avait vite compris qu'on pouvait soutenir béton armé, parpaings et cloisons avec du cœur et de l'esprit. Tous les jours, on venait partager les dernières nouvelles, assis sur un canapé en cuir, à ses pieds.»

Enfant mutique

Simon, essulé depuis que Flore est partie pour Belgador, va recueillir un enfant mutique, recraché par le lacmer. Entre ce monde qui meurt et ses voisins qui finiront aussi par partir, Simon va s'improviser père et chercher ce qu'il peut bien lui transmettre. Lui apprendre à lire, avec un abécédaire décalé (d'où le «K comme almanach») deviendra pour Simon une mission centrale.

«Boris Vian, c'est la base.» Marie-Jeanne Urech nous parle par-dessus le brouhaha de la

«Parfois, une simple phrase entendue aux infos ou dans une conversation peut déclencher un livre», confie Marie-Jeanne Urech. (Eddy Mottaz/Le Temps)



musique et des conversations dans le café où nous sommes. La découverte à l'adolescence de l'auteur de *L'Ecume des jours* a été un choc décisif: «Pour la première fois, j'ai entrevu un monde dans lequel je me suis tout de suite sentie à l'aise. Je m'y suis reconnue. *L'Arrache-cœur* reste jusqu'à aujourd'hui une source d'inspiration. C'est un livre qui galvanise, qui donne envie d'écrire.»

Les mots de Boris Vian ont soufflé leur air jazzy sur des lectures jusque-là classiques de collégienne: «J'ai été nourrie de mythologie gréco-latine à un âge où tout s'imprime fortement dans la mémoire, de catéchisme aussi. J'ai suivi l'école du dimanche pendant dix ans alors que mes parents n'étaient pas du tout religieux, mon père était même réfractaire. Une dame venait chercher les enfants dans mon quartier à Lausanne et mes parents n'ont pas opposé de résistance. Heureusement que Vian est venu chambouler tout ça!» Kafka, Leo Perutz, Arthur Schnitzler, Gabriel Garcia Marquez, Italo Calvino complètent la liste de ses auteurs de cœur.

Le goût des mots

Un autre grand souffle porte aussi Marie-Jeanne Urech, c'est celui du cinéma et de ses années à Londres, à la London Film School, de 23 à 25 ans, au début des années 2000. L'effervescence, la créativité, l'amitié qui régnaient dans cette école digne de *Fame* ont été fondateurs: «C'est la seule période de ma vie dont je rêve encore aujourd'hui. Parfois je me réveille en pleurant tellement la nostalgie est forte.» Sur son écriture très visuelle: «Je vois ce que j'écris, toujours. Mes textes sont structurés comme des plans-séquences avec une unité de temps et de lieux dans chaque petit chapitre.»

A Londres, c'est le documentaire qui l'a finalement intéressée comme une suite logique aux études de sciences sociales qu'elle avait suivies à Lausanne. Son film de diplôme, *Sorry, No Vacancies*, primé en Angleterre et en Allemagne, portait sur un *bed & break-*

fast à Londres où vivaient des réfugiés et des sans domicile fixe. Pendant quelques années, Marie-Jeanne Urech a mené de front les deux écritures, filmique et littéraire. Et puis le goût des mots l'a emporté.

De la phrase au livre

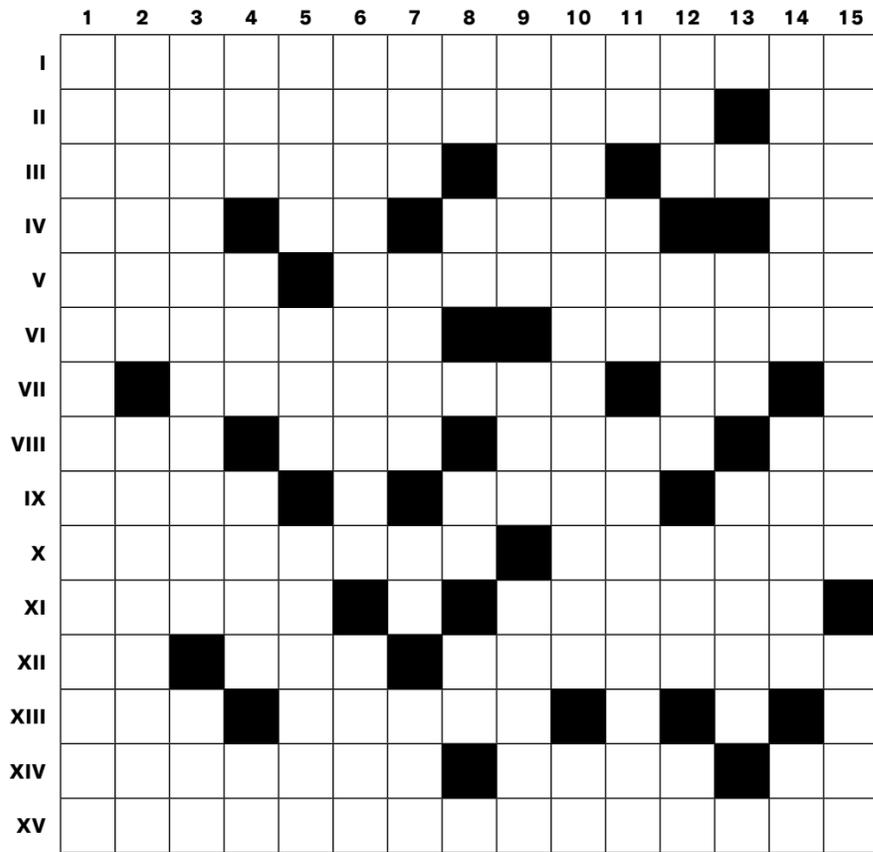
«Ecrire est ma façon de m'exprimer sur les choses qui me dérangent. J'ai besoin de le faire autrement qu'autour d'une table dans un café ou par la politique. La satire et l'humour me viennent naturellement pour aborder des sujets graves.» Elle compile articles et informations, qu'elle malaxe ensuite en fiction: «Belgador est inspirée par la découverte des exoplanètes et la possibilité entrevue de pouvoir disposer d'une «planète B». Un leurre bien évidemment. Parfois, une simple phrase entendue aux infos ou dans une conversation peut déclencher un livre.»

Pour l'heure, son grand défi est de parvenir à conserver un rythme d'écriture tout en s'occupant de ses deux enfants. «J'ai eu mes enfants tard. Zibeline et Yapaclou, qui apparaissent dans plusieurs romans, sont inspirés de mes neveux. Aujourd'hui, j'ai d'autres modèles. Dans mes livres, les enfants sont ceux qui apportent des solutions. Elles valent ce qu'elles valent mais au moins elles ouvrent une brèche, elles laissent entrevoir un monde possible.» ■

Journées littéraires de Soleure, du 19 au 21 mai, programme complet sur: www.literatur.ch/fr



Genre Roman
Autrice Marie-Jeanne Urech
Titre K comme almanach
Editions Hélice Hélas
Pages 120



Grille 78

HORIZONTALEMENT I Facilite les renvois. **II** Quand passer au rouge devient gênant. Entrée d'office. **III** Fine et longue lame. Spectacle à Kyoto. Marque l'exception. **IV** Sans bavure. Patron du jour. Monstre de papier. Pan dans la jupe. **V** Petit pain venu de la droite. À géométrie variable. **VI** Maintient les cheveux et gaine de belles jambes. Évite de se mouiller. **VII** A construit de nombreux pavillons. Droit pour tracer. **VIII** Belle amoureuse de Chéri. Pour faire de belles peaux. Grandes pages d'histoire. Sur tous les toits. **IX** Le Toto de Juliette. Petits contes merveilleux. Fais appel. **X** Récits de Plotin. Vous lançâtes. **XI** Manifestait dans les brancards. Dieu à tête de chacal. **XII** En manque. Point de rencontre sur la moture. Peser lourdement parfois. **XIII** Prépare rapidement à l'emploi. Brailla comme un Tyrolien. **XIV** Raidissais. Partira en éclats. Pour classer les notes. **XV** Assommaient sans ménagement.

VERTICALEMENT 1 Voleur de coquille. **2** Grand aigle d'Australie. Gardiens des appartements des dames. **3** Colonie phénicienne et romaine en Afrique du Nord. Peut tout faire sauter. **4** Personnel. Voleuse à l'opéra. Voyelles de l'oreillard. Ouvre la gamme. **5** D'un auxiliaire. Pour boucher au foyer. Crépinette chez les Suisses. **6** Même à la campagne, il ne circule plus beaucoup. Tombe chaque jour. **7** Dure essence tropicale. Filtre naturel. Préposition. Facilite les connexions périphériques. **8** Encadrent Norwich. Conjonction. Dans la valse. Personnel. **9** Attaqué en bordure. Facilite la traction. Penseurs libres. **10** Débarrassons les arbres des bourgeons inutiles. En piste. **11** Facilite nos calculs. Piégée. Passera l'éponge. **12** Trois points sur la rose. Résistent au feu. Évite les mauvais dérapages. Paresse sous les tropiques. **13** Met le feu aux organes. Met le feu dans les feuilles. **14** Entraîner à la surconsommation. Doit être soutenue. Fait circuler la rumeur. **15** Quittent le centre pour la périphérie. Enlèvement condamné.

Solution de la grille 77

HORIZONTALEMENT I Crossoptérygien. **II** Halo. Moule. Ulve. **III** Attristé. Gré. Ec. **IV** Lôi. Ta. Trépané. **V** Enregistrements. **VI** ULM. Or. Rôti. Cas. **VII** Raid. Écot. Séria. **VIII** EV. Ré. Hutte. Ali. **IX** Uélé. Rosir. Si. **X** Suisses Nickelé. **XI** Érésipèle. Aine. **XII** Nana. Utes. Tut. **XIII** EV. Gisant. És. VO. **XIV** Nases. Ides. Pneu. **XV** Thésaurisations.

VERTICALEMENT 1 Chaleureusement. **2** Raton-laveur. Váh. **3** Olt. RMI. Lien. Se. **4** Sorte. Dressages. **5** Iago. Sinisa. **6** OMS. Ire. Repas. **7** Potes. Chose. Air. **8** Tue. Trous. Lundi. **9** El. Trotinettes. **10** Regret. Tri. Sa. **11** Remise. Case. **12** Guêpe. Ski. Spi. **13** Il. Ancraient. Nô. **14** Éventail. Leuven. **15** Nécessaire. Tous.

PUBLICITÉ

GSTAAD MENUHIN FESTIVAL & ACADEMY

Humilité

14 JUILLET — 2 SEPTEMBRE 2023

PRETTY YENDE ressuscite Mahler

C'est l'une des voix les plus en vue du moment. La soprano sud-africaine est attendue à Gstaad samedi 19 août pour une Deuxième de Mahler que l'on imagine solaire aux côtés de Jaap VAN ZWEDEN et du GSTAAD FESTIVAL ORCHESTRA. Pour que brille la «lumière originelle»!

ERMITAGE GSTAAD-SCHÖNRIED

Location: gstaadmenuhinfestival.ch – 033 748 81 82

EDMOND DE ROTHSCHILD

PARTENAIRE MÉDIA



LE TEMPS DES SÉRIES

La chronique de Nicolas Dufour

«Audrey est revenue», une perle de subtilité en série



(DR)

Audrey revient. Seize ans après l'accident, elle sort du coma. L'entourage – ses parents entre-temps séparés, le nouveau mari de sa mère, sa demi-sœur, son frère... – est stupéfait et euphorique. Mais Audrey est sévèrement réduite dans son corps, longtemps incapable de marcher et de parler. Les mots se forment lentement, peu à peu, les jambes s'animent, centimètre par centimètre. Elle doit découvrir cette nouvelle famille, remodelée. Elle retrouve son amie Cynthia, sa plus proche copine de ses années d'avant le drame. Elle avait 19 ans, elle en a désormais 35. Elle est un corps, et une vie, à reconquérir.

Après *La nuit où Laurier Gaudreault s'est réveillé*, la fiction de Xavier Dolan qui a ouvert l'année 2023 des séries, voici une deuxième perle venue du Québec. D'emblée, *Audrey est revenue* pose un ton unique, mi-réaliste, mi-onirique, nous secouant au fil des bouleversements que traverse la jeune femme. L'actrice Florence Longpré, cocréatrice, est touchante à chaque instant dans sa manière de tâtonner, de souffrir, de tenter d'exprimer avis ou émotions, de réagir ou de s'enfermer. Elle est remarquable aussi dans le travail d'appropriation et d'incarnation du personnage dans ses si nombreuses limites. D'aucuns ont vu *Audrey est revenue* comme une grande fiction consacrée au handicap. C'est le cas, par le cheminement de l'héroïne, son évolution un pas après l'autre. Mais la série, Grand Prix et Prix spécial d'interprétation à Canneseries l'année passée, explore d'autres réalités, par petites incursions: la famille recomposée, l'évolution de l'amitié confrontée aux années qui passent et aux destins qui diffèrent, voire qui divergent... Le tout porté par une construction et un format (dans les 20 minutes) originaux, tout sauf gadgets. Je suis venu tardivement à ce feuilleton qui date de 2021, un peu distrait, d'un œil. J'ai dévoré huit épisodes, sur dix, d'affilée. Pas longs, certes, mais juste parfaits de subtilité et d'émotion. ■

Une série de Florence Longpré et Guillaume Lambert (2021) en dix épisodes de 20'. A voir (en français québécois, le doublage «français» est atroce!) sur MyCanal.

> La phrase

«Je laisse mon sang jaillir
Pour faire battre
Le pouls de la liberté»

Extrait de «J'écris blessure», du poète iranien Garous Abdolmalekian. Ce nouveau recueil est paru aux Editions Bruno Doucey.

JUKEBOX

Philippe Chassepot

BC Camplight,
phare dans sa nuit

Les personnes les plus tristes seraient aussi les plus drôles, paraît-il. Brian Christinzio en fait ici une parfaite illustration, en deux temps. D'abord, une chute dans la lie de l'existence, avec des pulsions suicidaires et addictives, une vie au quotidien dans une église abandonnée de Philadelphie faite de vols, de recels et de trahisons: «J'étais le dernier des enfoirés», résume-t-il. A 43 ans, il va désormais un peu mieux, après avoir quitté les Etats-Unis pour le nord de l'Angleterre. Avec le plus cocasse des arguments: «Ce qui m'a immédiatement séduit à Manchester, c'était la météo de merde. Ça mettait tout le monde à mon niveau.»

Ce qui nous amène à l'humour, dont il use sans relâche. Ses chansons en deviennent robotiques, et surtout, chaque nouvel album surpasse le précédent. Voici le numéro 6, une dernière rotation toujours faite de pop très riche, luxuriante même, mais jamais écœurante. Qu'il aime découper, de façon surprenante, par des éclats métalliques ou symphoniques inattendus. «La musique est le miroir du compositeur. Je m'ennuie très vite,

mon cerveau connaît des soubresauts et des courts-circuits. Donc si je veux mettre un bruit de tondeuse à gazon au beau milieu d'une ballade, pourquoi pas?» dit-il. Drôle et dépressif, d'accord, mais surtout un grand *songwriter*. ■



BC Camplight, «The Last Rotation Of Earth» (Bella Union)

> Sortir

Berne

Musique

Dans le vallon de Saint-Imier, au-dessus de Sonvilier, se dressent les ruines du château d'Erguël. Le courageusement nommé festival Toxoplasmose y a planté ses murs d'enceintes depuis 16 éditions maintenant, avec une programmation qui va majoritairement chercher dans les recoins bruts des musiques à guitare. On notera bien entendu cette année la venue des légendaires Unsane, mais on sera bien avisé d'aller jeter l'oreille sur des artificiers plus locaux, comme les Chaux-de-Fonniers de Traktör ou les Bisontins de Barrage. **P. S.** **Toxoplasmose. Sonvilier, château d'Erguël, du mer 24 au sa 27 mai.**

Genève

Spectacle

Avez-vous peur? De la guerre en Ukraine? Du réchauffement climatique? Des maladies qui peuvent déferler et tout bloquer? Alors, *George Kaplan* va vous parler. Dans cette pièce écrite par Frédéric Sonntag et mise en scène par Elidan Arzoni au Théâtre du Loup, les comédiennes et comédiens Sophie Broustal, Sophie Lukasik, David Marchetto, Frédéric Landenberg et Vincent Jaquet s'associent pour raconter une digression de «la mort aux trousses», cette sensation de peur permanente qu'a si bien restituée Alfred Hitchcock dans son film mythique. Une paranoïa qui ne manquera pas d'humour, garantit le chef de troupe. **M.-P. G.** **«George Kaplan». Théâtre du Loup, du 23 mai au 4 juin.**

Irina Bialek sort de l'adolescence. Derrière elle, des colères et des tristesses. Elle a été confiée à 1 an et demi aux services de l'aide sociale à l'enfance en France, a eu affaire avec des éducateurs et des juges. Aujourd'hui, Irina est pleine d'élan. Cette histoire, elle l'a écrite. Marika Dreistadt et Simon Guélat l'ont mise en scène à l'Arsenic de Lausanne d'abord. Les comédiens Raphaël Defour, Viviane Pavillon et Irina Bialek en personne dévirent ce texte où rien ne triche. Le soulèvement et les espoirs d'une jeunesse tout contre la peau. **A. Df** **«Irina». Comédie de Genève, du 19 au 27 mai.**

Neuchâtel

Spectacle



Un essaim d'abeilles, une nuée de tourterelles, un banc de sardines. C'est en s'inspirant de ces ensembles organiques, où chaque rôle est calibré mais le mouvement collaboratif, que *C'est ça aussi* explore la beauté du collectif. Une création de la compagnie de danse chaux-de-fonnière (La) Rue Serendip mêlant musique live, mouvement et cirque, à l'élan aérien, acrobatique et profondément rassembleur. Comme un cri de ralliement. **V. N.**

«C'est ça aussi». **La Chaux-de-Fonds, Temple Allemand, du 23 au 26 mai.**

Valais

Musique

L'affiche du Heavy Psych Sounds Fest montre, comme croqué par Robert Crumb, un Tommy Iommi à la tignasse enveloppante. Il faut bien reconnaître que l'esprit du guitariste de Black Sabbath préside fortement à la programmation: Bongzilla, Truckfighters, Margarita Witch Cult, Acid Mammoth... Autant de groupes qui fleurissent bon la fuzz maximaliste, le riff taillé comme un jaguar indolent et les doigts dans la prise. **P. S.** **Heavy Psych Sounds Fest. Martigny, Les Caves du Manoir, ve 26 et sa 27 mai.**

Art is a trip in your mind.

Vaud

Musique

Pour sa 23e édition, le festival La Folia baroque de Rougemont a imaginé une savoureuse programmation autour de la pièce maîtresse de Jean-Sébastien Bach, *L'Offrande musicale*. Le festival s'ouvrira jeudi 25 mai avec l'Ensemble vocal de Lausanne pour un dialogue entre Heinrich Schütz et Claudio Monteverdi, idéalement taillé pour s'épanouir entre les voûtes presque millénaires de l'église Saint-Nicolas. Le lendemain, le jeune ensemble instrumentalto the Winds nous fera découvrir toute la diversité de la musique des maîtres de ballet. Des estampies, ductias, saltarelles ou autres danses oubliées du Moyen Age aux branles des bals de la cour de France, en passant par la noble basse-danse de la Renaissance, ce concert sera sans doute à la pointe du *dance floor* baroque. **J. d. B. G.** **La Folia baroque. Eglise Saint-Nicolas de Rougemont, du 25 au 29 mai.**

Spectacle

Le rendez-vous est fixé au Rond Point Mechler, à 21h21 – l'heure du spectacle est aussi précise que ses vedettes sont insaisissables. Mais si vous chaussez votre casque audio et ouvrez grand les paupières, vous pourrez peut-être les apercevoir, ou plutôt les percevoir. Au fil d'une balade extra- puis intra-muros, menée par un sympathique chiroptérologue, *Cawa Sorix* invite dans le monde crépusculaire des chauves-souris. Une expérience multisensorielle, entre la performance artistique décalée et la conférence naturaliste, qui promet de vous introduire aux belles de nuit, et rendre l'inaudible audible. **V. N.** **«Cawa Sorix». Oriental-Vevey, du 24 au 27 mai.**

> Chez soi

Si vous avez... 2h26

«Hunger»

Voilà un drôle d'objet en cuisine, qui joue sur bien des registres. A la base, ce *Hunger* relève du roman d'apprentissage. A Bangkok, Aoy (Chutimon Chuencharoensukying, vue dans *Sleepless Society*) est une virtuose du wok qui travaille dans l'échoppe familiale, laquelle propose un pad fameux. Elle est remarquée par un sous-chef de l'équipe vedette en ce moment en Thaïlande, celle du chef Paul, qui a son restaurant fort coté et qui œuvre aussi pour des soirées privées de la haute société. La troupe s'appelle *Hunger*. Et le chef, on s'en doute, frise le sadisme en appliquant à sa brigade une discipline que même une armée trouverait cruelle. On s'achemine vers un affrontement entre la jeune maîtresse du wok et le feu et le maître radicalement sûr de lui.

Histoire de formation, donc. Mais pas que; il y a soudain un coup de couteau qui dévie l'intrigue, ainsi qu'une bonne dose de saga à morale sociale dans la recette. *Hunger* fait ainsi du zigzag dans ses tonalités et ses thématiques, tout en restant solidement arrimé à l'esthétique, même la poésie visuelle, de la cuisine, des gestes culinaires, des coupes et des flambées, des couleurs et des odeurs. Le film obtient un triomphe sur Netflix à peu près partout sauf, d'après certains chiffres du diffuseur, en Europe. Après le plébiscite de *The Bear*, et même si le registre est bien différent, un petit retour en cuisine s'impose. **Nicolas Dufour** **Un film de Sitisiri Mongkolsiri (2023).** **A voir sur Netflix.**

Si vous avez... 6 x 30'

«Besoin d'amour»

Marco Delgado, quadragénaire dégarni et légèrement rondouillard, travaille dans l'industrie du porno. Pas le genre Rocco Siffredi – plutôt acteur de seconde zone dépassé par l'évolution du métier, avalant ses pilules de Viagra avec une gorgée de bière avant chaque tournage. Alors qu'il s'apprête à jouer un père de famille «un peu pervers», Marco s'effondre sur le plateau, nu comme un ver. L'origine de ces malaises à répétition? Un manque criant d'amour, lui explique très sérieusement sa doctoresse. Alors Marco, videur de bar (moyennement efficace) à ses heures perdues, se met en quête d'affection, avant que son cœur ne le lâche définitivement. En attendant, on lui préconise de manger des bonbons...

Avec de pareilles prémices, Fred Hazan – scénariste, réalisateur et rôle principal de cette dramedie – aurait pu se perdre sous un trop-plein de sentimentalité, voire de vulgarité. Force est de constater que son *Besoin d'amour* est un petit bijou de tendre drôlerie. On y croise une galerie de personnages aussi dégingués qu'attachants, comme Gérard Jugnot en agent déphasé qui ne propose à Marco que des plans sous-payés («maintenant, les gens veulent des types propres qui font des trucs sales»), Clémentine Célerié en mère je-m'en-foutiste («s'il t'arrivait quelque chose, je serais probablement triste») ou encore Laetitia Vercken en colocataire et peintre expressionniste en herbe. Fred Hazan a écrit pour les Guignols, Elie Semoun et Gad Elmaleh: pas étonnant que certaines scènes, comme celle où Marco chante du Michel Jonasz à l'enterrement de son père, portent le malaise au rang d'art. A consommer, comme les bonbons de Marco, sans modération. **Virginie Nussbaum** **Une série de Fred Hazan (2023).** **Trois épisodes déjà disponibles sur OCS.**

Si vous avez... 6 x 55'

«The Black Knight»

Encore une dystopie à connotation sociale, après la turque *Hot Skull* et l'américaine *Silo*, en diffusion sur Apple TV+. Ici, nous sommes en Corée du Sud en 2071. Il y a quelque temps, une comète hélas fort grande a percuté la Terre, désormais ravagée. La péninsule coréenne, par exemple, est devenue un désert, hormis les ruines des cités de naguère. La population est divisée en deux, les riches et les «réfugiés», terme utilisé pour celles et ceux qui n'ont pas de code-barres incrusté dans le poignet, et qui donc ne peuvent pas accéder aux villes un peu plus confortables des nantis – quoique ce ne soit pas le grand luxe, ces gens-là vivent pour l'essentiel reclus dans leur maison, sans même une piscine.

L'histoire s'attache notamment à 5-8, un livreur. Car dans ce futur, les hommes de livraison ont un grand pouvoir, puisque les élites dépendent de l'oxygène et autres matières premières nécessaires pour faire tourner les équipements qui rendent les maisons habitables. Dans son camion archi-blindé, 5-8 lutte contre les agresseurs de tous genres. En parallèle, une fratrie – un frère et deux sœurs, dont l'une est major dans les services de sécurité – est attaquée, ce qui ressemble à un cambriolage tourne au drame. Les chemins sont ouverts pour une fiction assez crue, jamais avare en scène de baston – il y en a beaucoup trop, mais elles ne durent pas longtemps – et bien sûr garnie d'une couche de *Mad Max*, quoi d'autre? **N. Du.** **Une série de Cho Ui-seok (2023). A voir sur Netflix.**

Le chemin des étoiles a du sens avec **Maya Rochat** qui, dans son travail, embrasse l'univers. Certains astres ont beaucoup compté dans son parcours, l'artiste les désigne et nous explique pourquoi

Eléonore Sulser
@eleonoresulser

Une arrivée dans la vie éclairée à la bougie, une roulotte, un cheval, une petite enfance sur les routes, puis un peu dans des fermes et beaucoup dans la forêt. Maya Rochat vit ces débuts singuliers, en lien avec les animaux, les arbres, la terre. Un environnement propice au développement de l'imaginaire et de la créativité. Toujours, dit-elle, elle a su qu'elle voulait créer.

Aux sources de son travail, il y a aussi une colère. Celle de la découverte de notre société, de son injustice et de la souffrance qu'elle génère. Ce monde violent qui ne pense plus à l'importance du vivant, au sens de l'existence, qui a perdu les rythmes du monde et qui s'échine à séparer l'humain de l'univers.

Dans une constellation foisonnante, dont ne figurent ici que des étoiles cardinales, Maya pointe les professeurs qui, très tôt, l'ont reconnue en tant qu'artiste, comme Katherine Müller, Pierre Fantys ou Delphine Bedel. Elle raconte les curateurs qui l'ont soutenue en Suisse et en Angleterre, comme Dorothea Strauss ou Simon Baker; les artistes qui ont compté pour elle, comme Klimt ou Schiele pour les anciens, Ghada Amer, Elke Silvia Krystufek ou encore Pipilotti Rist, plus près de nous.

«Je n'ai pas de maître en spiritualité, mais il y a des gens qui m'intéressent», dit l'artiste, qui rappelle sans cesse que nous sommes une part du cosmos. «Apprendre l'introspection, la méditation, ce sont des choses qui, clairement, font partie de mon parcours et qui sont importantes. J'ai envie de croire que chacun trouve son outil pour se connecter finalement aux vivants ou à soi-même.»

La Revanche

«J'ai 1 an et demi quand on part en famille dans une roulotte et 4 ans quand le voyage se termine. Ce sont des sensations plus que des souvenirs. Mon père raconte que nous nous arrêtons souvent dans des cimetières, parce que nous y trouvions de l'eau pour le cheval. Il s'appelait La Revanche, c'était une jument de trait. J'ai encore des sensations par rapport à cet animal, trainant dans ses sabots. Ma mère raconte qu'elle sentait ma présence. Une fois, je l'ai un peu embêtée et elle est venue croquer un bouton de ma veste: manière de dire qu'il fallait lui enlever l'enfant des pattes, sinon la prochaine fois ce ne serait peut-être pas un bouton... Ça crée un rapport particulier à l'animal. Un cheval qui vient délicatement croquer le bouton de la veste d'une enfant pour faire passer un message, cela invite au respect selon moi. Puis, ça a été la ferme et la vie dans la forêt du Vieux Moulin de Bavois...»

La nature

«La forêt est à l'origine de mon monde de rêveries. Dans ma tête, j'avais des amis animaux avec lesquels je discutais. J'ai passé beaucoup de temps seule en forêt. Je n'étais pas consciente alors qu'un rapport particulier avec la nature était en train de se créer. C'était ma normalité, je prenais ce monde tel quel – c'est ça qui est joli quand tu es enfant. La découverte de «la ville», de «la vie civilisée» a été un choc. J'ai pensé que nous étions fous de vivre comme ça. Certaines formes d'industrie sont quand même d'une violence inouïe. Je crois que certaines personnes qui, à un moment donné, ont vécu à l'extérieur de la société peuvent nous alerter à ce sujet. Je n'ai rien à dire, par exemple, sur qui mange ou ne mange pas de viande,

mais j'ai quelque chose à dire sur l'élevage industriel. Notre société doit faire des choix. Que souhaite-t-on pour soi-même et pour notre société? En interrogeant ce qu'on met dans notre corps, on agit sur ce dernier et en même temps sur notre monde.

La nature, je lui dois tout au niveau artistique aussi. C'est elle qui peint. Je ne suis qu'un humble serviteur. En photo, je capte ce qui existe, ce qu'elle

it is
all
holographic

met en mouvement par un arrêt sur image. Mes peintures abstraites, c'est de l'eau, des fluides. Tout cela, je l'assemble. Il y a le temps de séchage, l'eau qui coule. Là encore, la nature fait son chemin. Ma chance, c'est de voir apparaître et de sélectionner ensuite ce que j'estime être le plus beau et le plus intéressant pour les autres.

Cornelia et Pernelle

«Cornelia, ma mère, et Pernelle, ma sœur, jouent un rôle très important. Nous formons ensemble un trio très fort. Nous partageons nos projets. Je travaille pour ma sœur, elle travaille pour

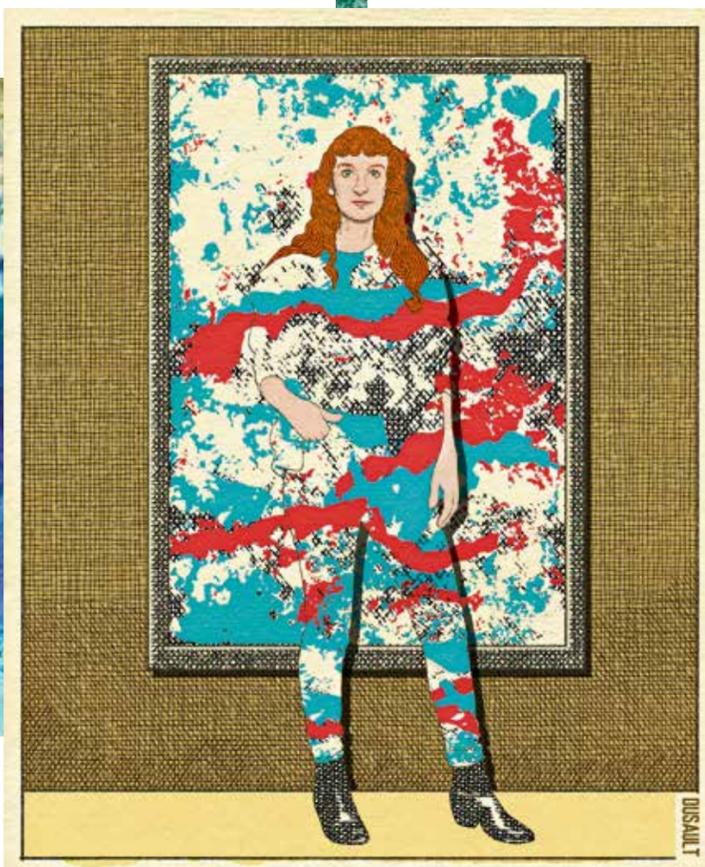
moi. C'est unique et rare de travailler ainsi en famille. Ensemble, nous avons développé une entreprise de vêtements de yoga biologiques et éthiques. Monter un business éthique est une activité que je conseillerais à tout le monde. On voit ensuite beaucoup plus clairement où sont les problèmes. Ça m'a beaucoup nourri. J'aime faire moi-même les choses dans un environnement familial. Ma mère est quelqu'un de créatif, qui a trouvé des voies différentes pour s'exprimer: le yoga, la spiritualité, la facilitation visuelle. J'admire le fait qu'elle s'intéresse à tout. Elle m'a transmis une part de sa créativité. Elle me porte énormément. Sans elle, je n'aurais pas eu les ressources pour faire cette carrière. Je lui dois aussi ma confiance en moi.»

Vivienne Westwood

«Très vite, j'ai adoré Vivienne Westwood. J'ai été fascinée par cette photo iconique de Juergen Teller où elle porte une hache. Moi, enfant de la forêt, la hache, ça me parlait. Je trouvais magnifique cette femme plus âgée, aux cheveux orange. Une guerrière. A 60 ans, je me fantasme comme elle avec des cheveux colorés, avec une «f*** you» attitude, comme un personnage plein de force féminine, avec un engagement poétique. Elle avait une vision et elle a utilisé son art pour exprimer ses opinions. Vivienne Westwood m'a montré qu'on peut avoir du succès et être engagée. Elle manque aujourd'hui. La mode m'a intéressée: j'ai toujours aimé les matières et les formes. Mais, aujourd'hui, il y a une surabondance d'habits mal produits, manquant trop souvent de dignité.»

Nan Goldin et Jonathan Meese

«J'ai découvert Nan Goldin à l'ECAL. La photographie existentielle m'intéres-



(Antoine Moreau-Dusault pour Le Temps)

«Je dois tout à la nature»

sait à l'époque – la documentation de la réalité, la vie quotidienne – et c'est la première référence qui m'a marquée. Ses photos m'ont montré que l'image pouvait permettre de travailler des choses intimes, la question de l'identité notamment. Aujourd'hui, ces questions-là m'intéressent beaucoup moins. Ce n'est pas là où je me situe maintenant. En peinture, étonnamment j'adore le travail de Jonathan Meese qui est un peu le Basquiat allemand. Il revendique la dictature de l'art. Lui aussi travaille avec sa maman, ce qui me fait beaucoup rire. Il peint de très grands tableaux, fait des sculptures, du théâtre, il n'hésite pas à travailler avec l'univers de jeux comme Warhammer. C'est un artiste très libre et bête parfois. On a le droit de se moquer un peu, de rigoler en art! L'art conceptuel et minimal, je m'y retrouvais moins.»

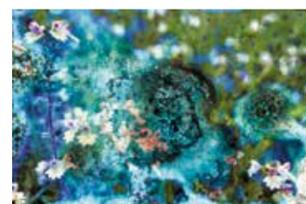
Buvette

«J'ai adoré travailler avec des musiciens, des gens qui eux-mêmes composaient. Avec Buvette, c'était très fort. C'était drôle aussi parce que nous avons tous les deux des cheveux longs et qu'en performance on est tous les deux à «geeker» sur ses trucs. Il s'appelle Cédric Streuli. Il vient de Leysin, il s'est installé à Paris. Il fait de la pop alternative. Pendant deux ans, nous avons parcouru différentes villes ensemble. C'était génial. Son talent a nourri mon travail de performance. Il reprenait des textes qui étaient dans mes livres pour les chanter. Il amenait une énergie, une ouverture pour que les gens se sentent bien, qu'ils aient envie d'être là.»

Katharina Grosse

«Elle est sortie du musée. Elle a tagué la façade, elle en met partout. Je pense que c'est une des grandes artistes vivantes aujourd'hui. Elle a une énergie. Elle a pris son extincteur et puis elle s'est fait la façade du musée, en disant «voilà, c'est mon travail artistique, je vous ruine la façade». On fait des musées avec des portes fermées, c'est muré. Elle, elle ouvre des portes. Est-ce qu'on ne peut pas penser le musée autrement? C'est quoi l'art dans notre société? Ça sert à quoi? Est-ce que c'est un plaisir futile de la vie? Ou est-ce qu'il y a encore quelque chose au-delà? J'ai envie de croire que les artistes sont des médiums. Qu'ils ont une grande intuition. A considérer.» ■

Maya Rochat. «Poetry of the Earth», Maison européenne de la photographie, 5-7 rue de Fourcy, 75 004 Paris. Du 7 juin au 1er octobre 2023. www.mep-fr.org



Maya Rochat. «Poetry of the Earth (Fleurs protégées de la Suisse N°10)», 2022. (Maya Rochat/Courtesy of the artist)